BIBLIOTECA NAZ.
XVII
A
58
NAPOLI
VII
L
8
BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
XVII
A
58
NAPOLI

MA

REPUBLIQUE

MA

REPUBLIQUE

AUTEUR, PLATON:

EDITEUR, J. DE SALES.

TOME IX.

OUVRAGE DESTINÉ A ÊTRE PUBLIÉ,

L'AN. M. D. CCC.

DES GRANDS-ÉTATS

D'UN PEUPLE

QUI SE RÉGÉNÈRE.

Non, illustre vieillard, si j'étais resté cette nuit dans Paris, vous m'auriez moins estimé peut-être. Le soir de mon départ, affaibli par l'abondance de sang que je venais de répandre, ne tenant que par un fil à l'existence, j'ai pû me laisser entrainer machinalement et fermer les yeux sur votre

péril ainsi que sur le mien; mais dès que par l'appareil mis sur ma blessure, j'ai reconnu que le ciel avait veillé sur mes jours, j'ai dû consacrer mes nouveaux principes de vie à me rendre digne de mes libérateurs; si l'instinct de la nature m'enjoignait de me conserver, l'instinct de la reconnaissance, plus impérieux encore, me prescrivait de n'avoir point à rougir devant vous—.

Jeune insensé, votre sensibilité vous égare. La route que nous parcourons conduit l'innocence aux cachots de la haute cour nationale : cette forêt qui la borde

retentit encore de la vengeance terrible, que ma fille a tirée d'un satellite farouche des inquisiteurs ; vous n'y pouvez faire un pas sans dévouer votre tête á l'échaffaut——

Votre vie, celle de la magnanime Iponine, étaient menacées encore plus que la mienne : je vous avais laissez seuls, à l'entrée de la nuit, dans une forêt infestée de brigands, et au pied d'un cadavre : cette image flétrissait ma pensée et déchirait mon ame : la fièvre de l'effroy commençait á embraser mon sang, je quittai en silence Zima assoupie au mi-

lieu de ses femmes, et je partis la nuit même avec ce digne officier, pour découvrir la trace de vos pas. Aucun des périls qui m'attendaient n'échappa a mon inquiètude : mais l'idée de l'abandon où j'avais laissé mes libérateurs empoisonnait en moi les sources de la vie, et j'aimai encore mieux braver, pour vous rendre libres, les horreurs de l'échaffaut, que de mourir loin de vous, de l'atteinte de mes remords——

Mon cœur, digne jeune homme, peut vous applaudir, lors même que ma raison vous condamne : oui, toute vertueuse

qu'est votre témérité, elle ne sçaurait avoir mon suffrage; vous ne sçavez pas l'intérêt tendre qu'inspirent autour de vous votre courage et vos malheurs: votre mort, en accusant l'injustice de la Patrie, y aurait fait plus d'un infortuné sans doute——

Je sçais qu'une aveugle fatalité semble avoir enchaîné au destin de ma vie, un être intéressant, dont la sensibilité fait mon infortune; je lui dois le jour dont je jouis, et probablement le chagrin qui me conduira lentement vers la tombe: combien je regrette que mon secret, vingt fois sur

le point de s'exhaler, n'ait point été deviné par cette ame ardente, avant que le poison de la jalousie vint l'en assurer ! j'atteste le ciel, qui lit dans ma pensée, que jamais je n'ai offert le plus léger prétexte à une erreur dont je gémis ; et que si j'ai gardé un silence qui semble coupable, c'était pour ne point compromettre un être céleste, dont l'ame sublime a abjuré toute faiblesse, qui ignore jusqu'ou vont mes vœux sacrilèges, et qui ne l'apprendra, que quand ma mort en aura expié la témérité —

Le chevalier, quoique sans for-

ce et presque sans mouvement, avait prononcé ces derniers mots, avec un feu dont ses yeux mourants avaient partagé les étincelles : mais ce grand effort acheva d'épuiser la nature ; une teinte plus forte de pâleur vint obscurcir son visage, et couvrir pour ainsi dire sa sensibilité d'un rideau ; il tenta de porter jusqu'à sa blessure une main anéantie, que son propre poids fit retomber à l'instant, et après quelques soupirs inarticulés il resta sans connaissance.

Il n'y avait rien que de naturel dans cet évanouissement ; c'é-

tait l'effet inévitable de l'hémorragie de la veille, et de la privation d'aliments et de repos dans la nuit orageuse qui venait de s'écouler : mais l'amour, comme l'esprit de faction, est toujours exagéré; Éponine, après un quart-d'heure de l'attente la plus douloureuse, voyant l'inutilité des soins les plus tendres pour rendre l'infortuné a la vie, crût qu'il était perdu pour elle a jamais; eh bien! mon pere, dit elle avec l'accent du désespoir, il n'est plus, et je me meurs; et votre fille même, condamnée par le ciel, ne vous fermera pas les yeux.

Pendant cette scène déchirante, un grand bruit de chevaux se fait entendre : l'officier de Belgrade ouvre les glaces de la portière, et voyant des inconnus armés se ranger en haye, des deux côtés du grand chemin, et se disposer a investir la voiture, il annonce avec effroy qu'on vient les arrêter ; eh bien ! s'écrie Éponine égarée; l'excès de mon malheur me rend tout mon courage : cet infortuné ne m'entend pas ; mais le ciel m'entend, et je jure devant lui, de conserver á jamais mon cœur à la cendre du héros que mon pere et ma vertu m'ont permis d'aimer.

Au milieu de ce beau mouvement de sensibilité, elle s'était précipitée sur le corps du chevalier, comme pour défendre sa dépouille inanimée contre ses ravisseurs : sa main, qui s'égarait malgré elle, rencontra l'appareil de sa blessure, et sentit sous la toile sanglante son cœur qui battait avec quelque force ; ô ciel ! il m'a entendu, s'écrie-t-elle, et elle se rejette en rougissant dans les bras du philosophe.

En effet, les accens enchanteurs de la voix d'Éponine, plus efficaces que tous les fluides spiritueux, avaient vivifié peu à peu

cette victime de la révolution Française et de l'amour : l'infortuné avait entrouvert ses yeux éteints, et quand la main d'une amante s'était portée sur son cœur, le talisman avait opéré, et il avait manifesté son retour à la vie par ses battements ; déja le chevalier pouvait, par l'expression de sa sensibilité, prendre part à la scène touchante dont il était le héros, quand le chef des inconnus se présenta á cheval á la portière ;

Auguste vieillard, dit il, et vous étonnante Éponine, (car l'enthousiasme que vous m'inspirés me persuade que vous l'êtes)

rassurez vous ; je suis l'ami du ministre de Léopold, du prince de Kaunitz : instruit de vos longs malheurs, j'accourais a Orléans pour les réparer : tous ces hommes d'élite que vous voyez autour de moi, sont destinés a vous protéger contre vos oppresseurs : croyez moi ; abandonnez cette France, qui va corrompre le grand bienfait de sa révolution, et pendant que douze-cents rois qui ont détrôné leur souverain, vous destinent a l'échaffaut, venez régner avec le premier monarque de l'Europe; car c'est régner, que d'être appellé dans ses états pour y être législateur.

Eponine et son pere, comme des captifs sortis d'un cachot, que la lumière de la liberté et du jour viennent éblouir a la fois, restaient immobiles de surprise et d'admiration; ils ne sçavaient s'ils veillaient, et pour redoubler leur illusion le songe de la grotte se retraçait a leur mémoire; l'étranger, pour ne laisser aucun doute sur sa mission tutélaire, tira de son portefeuille une lettre du prince de Kaunitz, et la présenta au vieillard. Pendant tous ces mouvemens, l'officier de Belgrade avait eu le tems de reconnaître l'envoyé de Léopold: c'était le jeune seigneur dont il avait

eu le malheur de tuer le pere au château de Laxembourg ; celui-ci rougit un moment à sa vûe, mais, au même instant, serrant avec amitié la main d'un homme qu'il avait tant de raison de haïr et d'estimer, il le pria de monter son cheval, et prit sa place dans la voiture du philosophe.

Les caractères et les armes du ministre de l'Empereur étaient connus du pere d'Éponine : aussi, de ce moment, il tourna du côté de l'étranger des regards d'attendrissement, et il put lire le billet consolateur avec quelque serènité.

« Je suis chargé d'écrire à Pla-
« ton, de la part d'un souverain
« qui n'a de commun avec le ty-
« ran de Syracuse, que de mettre
« comme lui sa gloire à protéger
« un disciple de Socrate.

« Léopold Empereur veut te-
« nir auprès des siècles, ce qu'a-
« vait promis Léopold, grand duc
« de Toscane.

« Également sensible à la re-
« connaissance et au soin de sa
« renommée, il vous appelle dans
« ses états, parcequ'il chérit en
« vous le bienfaiteur de Joseph
« II. son frere, et qu'il pense

« que votre génie vous donne un
« titre a devenir le bienfaiteur du
« genre-humain.

« Le Brabant est en feu ; il
« souffrait de la tyrannie de ses
« antiques loix féodales, et il
« souffre encore plus aujour-
« d'hui, de l'insurrection mal di-
« rigée qui a voulu l'anéantir.
« Venez essayer sur un peuple
« inquiet que ses factions tour-
« mentent, mais que le pouvoir
« légitime effarouche, ce que
« peut un Code uniquement
« fondé sur les lumières ; venez
« lui donner, non des institutions
« métaphysiques fondées sur la

« chimère orgueilleuse de ses « droits : ce qui est très aisé : « mais des loix en même tems « douces et fermes, qui n'assu- « rent son bonheur qu'en l'en- « chaînant à ses devoirs : ce qui « est un peu plus difficile.

« Léopold et moi, nous ne dou- « tons pas que le Code que vous « aviez dressé pour le Péloponè- « se, fruit d'une raison échauf- « fée par le saint enthousiasme « de la vertu, et murie par cin- « quante ans d'expérience, ne soit « un monument érigé par le gé- « nie à l'éternité ; mais vous au- « rez la sagesse, en le transpor-

« tant au Brabant, de ne lui don-
« ner qu'une authorité provisoi-
« re : il ne suffit pas, pour le
« bonheur des empires, que les
« loix y soient dignes des hom-
« mes, il faut encore que les
« hommes y soient dignes des
« loix. Si, par la perversité des
« mœurs publiques, l'ordre, que
« vous voudriez introduire au
« sein d'un peuple dégradé, ne
« servait qu'a y faire naître l'a-
« narchie, il faudrait lui retirer
« ce flambeau de la philosophie,
« dont le sage se sert à éclairer la
« terre et le factieux à la brûler ;
« car il importe encore plus à ce
« peuple d'exister, que d'avoir

« une déclaration des droits, un
« Panthéon, et un Code ou on
« fait parler Socrate.

« Quelles que soyent vos vûes
« sur la Constitution qui con-
« vient aujourd'hui au Brabant,
« venez les communiquer au fre-
« re d'un empereur qui fut votre
« ami, à un prince qui veut vous
« rendre le dépositaire de sa gloi-
« re : venez, avec cette Éponine,
« qui fit entreprendre à l'infor-
« tuné Joseph de grandes cho-
« ses, avec ce chevalier de
« Villeneuve, qui mérita peut-
« être de rendre une héroïne
« sensible. On ne vous propose

« point de récompenses : elles a-
« viliraient votre grande ame :
« mais tout ce que vous aimez se-
« ra avec vous; Léopold lui mê-
« me disputera de vénération et
« surtout de tendresse, avec vos
« enfants ; et la reconnaissance
« du premier empire de l'Euro-
« pe dédommagera votre vieilles-
« se, de l'indifférence coupable
« de la France, et des longues
« persécutions du Péloponèse.

Cette lettre, qui se ressentait si peu de l'orgueil de la Chancellerie Allemande, fit rouler quelques larmes de plaisir dans les yeux des trois personnages, qui devaient

y prendre le plus d'intérêt ; le chevalier surtout, fut celui qui dissimula le moinssa vive émotion: il avait vû avec transport l'empereur lui même dicter á Éponine un choix, auquel il n'osait encore prétendre, et un regard de l'expression la plus touchante que l'héroïne laissa tomber sur lui, au moment ou cette phrase était lûe par son pere, lui fit pressentir pour la première fois qu'il pouvait être aimé.

Cependant la voiture était arrivée insensiblement, avec tout son cortège, a l'extrémité de la forêt : le seigneur Allemand propo

sa, avant de passer outre, de prendre un léger repas, sous un chêne vénérable, qui semblait couvrir un demi-arpent de son ombrage ; il avait apporté du vin de Hongrie et quelques provisions ; quand le vieillard et ses deux enfants eurent pris leur place sur le gazon, l'envoyé de Léopold alla prendre par la main l'officier de Belgrade et le fit asseoir a côté de lui : l'Empereur, lui dit-il, semble par ses bienfaits avoir adopté ma famille ; ainsi j'ai retrouvé mon pere, et je ne vois plus en vous que le défenseur d'Éponine, et l'ami courageux d'un grand homme.

Cependant Eponine regardait toujours d'un œil inquiet la grande route ; elle n'entendait point passer de chevaux, qu'elle ne crut voir à la poursuite de son héros tous les satellites des comités des recherches : le seigneur Allemand instruit par sa bouche ingénue, de tous les détails de la tragédie sanglante, qui s'était passée la veille, se lève en silence, se dépouille d'un manteau d'uniforme qu'il portait sur son habit, arrache le cordon de l'Ordre de Marie-Thérese qui le décorait, et en revêt le chevalier de Villeneuve ; je ne fais, dit-il, que prévenir les intentions secretes de mon souverain :

ainsi cet Ordre ni cet uniforme ne sont point profanés ; en attendant, un voile impénétrable va dérober ce jeune infortuné aux regards de ses persécuteurs : au reste quelques soyent les évènements, on peut se reposer sur les ordres énergiques donnés à l'ambassadeur de l'Empire, sur ma prudence, et sur le courage de tous ces braves gens qui nous environnent : le chevalier n'ira point a Orléans ; j'en jure par l'honneur, et cet oracle est plus sûr que les décrets d'une assemblée nationale.

Les convives, de ce moment, bannissant

bannissant toute inquiétude, se communiquèrent sans réserve leurs pensées les plus intimes, l'histoire de leurs malheurs et celle de leurs jouissances. Le repas était composé de mets exquis, dont l'air pur du matin, et le calme des ames augmentaient encore les charmes : il n'y manquait qu'une chose, dont la jeune Grecque ne fut pas la dernière à s'appercevoir ; c'était cette eau fraiche et limpide, qu'elle avait savourée avec tant de délices au souper de la grotte ; heureusement un pâtre que la nécessité avait attiré auprès du chêne antique, s'offrit de lui même à en aller puiser à

une source voisine ; à son retour il la présenta avec tant de graces aux convives, il déploya un esprit si naturel dans ses offres de services, qu'Éponine le fit asseoir à côté d'elle et se mit à l'interroger ! —

Mon jeune ami, il y a bien de la vertu a être aussi généreux envers des étrangers, que sans doute tu ne reverras plus. —

Il n'y a que de la reconnaissance. Des inconnus viennent de m'obliger, et j'en oblige d'autres à mon tour —

Des inconnus ! —

Tenés, mademoiselle, vous êtes belle et franche comme celle que je vais épouser, et je n'ai point de secrets pour vous. Je m'étais rendu au point du jour á ma grotte, plein de mon Adélaïde, qui m'avait préféré pauvre, aux plus riches partis du hameau, mais songeant avec douleur. que celle à qui j'avais donné ma foy, n'aurait pas même de son amant un présent de noce. En cherchant quelques fruits que j'avais enveloppés la veille dans des tiges de fougère, je m'apperçus qu'on les avait pris : mais quel fut mon ravissement quand je trouvai à la place un louis ! un louis, ma-

demoiselle ! c'est le ciel qui l'envoye à mon Adélaïde, elle n'en sera pas plus belle, mais moi, en la voyant parée de mes dons, j'aurai un plaisir de plus.—

Continue, mon ami : je jouis, plus que tu ne crois, de la reconnaissance de ton Adélaïde.—

Oh ! la suite de cette aventure est bien plus étrange encore. Pendant que je contemplais cet or, qui pour la premiere fois de ma vie me rendait heureux, des hommes en uniforme et de la figure la plus sinistre, entrent tout-à-coup dans ma grotte, et me

demandent, en blasphêmant, si je n'ai pas vû passer des ennemis de la Patrie, des assassins dignes de l'échaffaut : pendant que je me faisais donner leur signalement, je réfléchis, en moi même, que les êtres sensibles et généreux qui indemnisaient avec un louis, l'homme pauvre, de la perte de deux poires, ne pouvaient être ni vils ni scélérats, et je me promis bien de tromper par vertu ces hommes de sang, qui voulaient me rendre leur complice. J'avais remarqué, dans le taillis, des traces récentes de pas humains, que la rosée n'avait pû encore recouvrir, et j'indiquai aux brigands en uni-

forme une route contraire, qui les conduisait à des fondrières et à des précipices : je ne crois pas qu'égarés, comme ils le sont, les ennemis prétendus de la Patrie tombent aujourd'hui dans leurs mains—

Ce récit avait vivement affecté ceux des personnages qui étaient du secret ; cependant aucun d'eux ne jugea à propos de s'ouvrir ; seulement un regard plein d'expression que le chevalier lança à Éponine sembla lui dire : sans ce louis, échappé à ta bienfaisance, l'inquisition Française triompherait, et aucun de nous ne serait ici.

Le pâtre allait se retirer, quand le seigneur Allemand et le philosophe, ayant composé entre eux une somme de cinquante écus, la lui remirent entre les mains, pour contribuer, dirent ils, à la dot d'Adélaïde.

Toutes ces scènes touchantes prolongèrent agréablement le déjeuner : car le plaisir que procure une bonne action est le meilleur tonique pour exciter l'appetit, dans les hommes qui sont près de la nature.

Ce repas délicieux terminé, on reprit la route de la Capitale

il fut décidé que l'escorte des hommes à cheval formerait divers grouppes, à des distances inégales, pour ne donner aucun ombrage, et que l'officier de Belgrade se tiendrait seul à portée de la voiture.

Eh bien, philosophe, dit le seigneur Allemand, nous voila seuls : car vos enfants sont d'autres vous-mêmes ; serez vous le législateur du Brabant ? et quelle réponse ferais-je à Léopold ?—

Vous lui direz, que j'ai passé soixante ans de ma vie à me plaindre des hommes, et que me ven-

ger d'eux en les éclairant, sera une jouissance pour ma vieillesse —

Votre réponse était écrite dans mon cœur, avant que votre bouche l'eût prononcée —

Suspendez les témoignages de votre estime ; je réponds de mon zèle, mais non de mon génie ; d'ailleurs le Brabant est il mûr pour recevoir de bonnes loix ? donner un Code philosophique à un peuple qui a des mœurs de Sybarite, et une religion d'esclaves, c'est vouloir poser une pyramide d'Égypte sur sa pointe ; le

monument, tout éternel qu'il semble par sa masse, loin de protéger le sol qui doit le soutenir, écrasera en se renversant la multitude qui l'admire, et l'architecte—

Eh bien n'écrasons ni Platon ni le Brabant. Léopold attend de la sagesse de son législateur qu'il ne donnera pas à des hommes sans frein un Code qu'on cite dans les livres, mais un Code qu'ils puissent supporter; il désire que les Belges révoltés reviennent d'abord à leur antique souverain, afin de se rendre dignes un jour d'être à eux mêmes; il comp-

te qu'on leur laissera le tems de devenir des Grecs du beau siècle de Miltiade et de Léonidas, avant de leur donner les antiques institutions du Péloponèse——

Je vais plus loin : je suppose qu'un peuple, impatient de toute espèce de joug excepté de celui de l'ordre, ait assés de caractère pour désirer l'espéce de liberté qui convient à ses mœurs, au sol qu'il habite, à l'étendue de son empire ; je me persuade encore que le grand bienfait de sa régénératien est perdu, si on l'abandonne à lui même, au moment critique où il se régénère ; il faut

toire de régénération : vous voudriez transporter dans Bruxelles une assemblée nationale—

Je ne vois en ce moment ni Bruxelles ni Paris, ni Léopold ni Louis seize: c'est l'Europe civilisée qui m'interroge, et je vais lui répondre, de manière qu'on puisse m'entendre également, de Rome et de Berlin, de Madrid et de Pétersbourg.

Les lumières ont appris en ce moment à l'Europe entière, qu'il existe un contract qui lie les rois à leurs peuples : mais ce contract ayant été presque partout cor-

rompu, ou du moins mis en oubli, il est nécessaire d'en faire reviser les clauses, ce qui exige un concours libre et pur du monarque, et des représentants de la nation qui veut se régénérer.

Il est difficile de donner un titre, que la postérité confirme, à l'assemblée auguste que je rens l'arbitre suprême des peuples et des rois; je n'aime point un PARLEMENT, qui rappelle des cours de juges prévaricateurs, ni une DIÈTE, où on ne rassemble que des hommes à priviléges, ni des ÉTATS GÈNÈRAUX, qui n'ont servi en France qu'a reculer le règne

de la liberté, ni même une Assemblée nationale, parceque le fruit de son Code mal digéré n'est encore que l'anarchie; j'appellerai cette réunion de tous les pouvoirs légitimes, Grands-Etats, jusqu'a ce que la nation qui s'organise se soit choisi elle même un nom, aussi pur que ses ouvrages : car tout état, qui crée sa politique, a aussi le droit d'en créer la grammaire.

Or le rassemblement de ce que j'appelle les Grands Etats, est de la plus haute importance; et plus la monarchie est dégénérée, plus il exige de génie de la part du législateur.

Voici, d'après ma longue expérience des hommes, et surtout d'après les erreurs échappées aux mobiles de l'insurrection Française, quelles seraient les bases de la formation des Grands-États, pour un peuple qui aspirerait à être le modèle de l'Europe.

Quelle que fut la grandeur d'un empire, et la multiplicité de ses possessions dans les trois mondes, je ne voudrais pas étendre, au delà de cent hommes, le nombre de ses représentants; s'il y en avait moins, on pourrait aspirer à les corrompre, lorsqu'il y en a beaucoup plus, l'assem-

blée devient populaire, reste en butte aux orages des factions, et corrompt par le scandale de ses querelles, jusqu'au peu de bien qui échappe à son inexpérience.

Le monarque doit choisir quelques membres des Grands-États, pour le représenter : car qui a plus d'intérêt à la chose publique que celui qui tient le gouvernail ? qui doit montrer plus de sollicitude sur les grandes infractions du pacte social, que l'homme qui ne peut être heureux que du bonheur de tous ? toutes les fois qu'une assemblée de législateurs a la petite vanité de s'isoler, qu'elle

place une barrière éternelle entre elle et le trône, qu'elle s'honore de l'opprobre des rois, où du moins de leur impuissance, on peut assurer qu'une main invisible écrit sur les murs de l'édifice où elle dicte ses loix, comme au festin de Balthazar : TREMBLE; TON RÈGNE EST PASSÉ.

Dans toute monarchie, il doit y avoir diverses classes de citoyens: car du moment qu'on admet un roi, il est de l'essence de cette espèce de gouvernement, qu'il y ait des dégrés intermédiaires, qui remplissent les deux extrémités de l'échelle sociale ; or ces classes

doivent être représentées ; et celle qui tient au trône n'y a pas moins de droit, que celle qui se confond avec la multitude.

Cependant en admettant des classes, je suis loin d'admettre des Ordres ; les classes ne servent qu'a désigner les inégalités necessaires que le rang, le pouvoir, l'opulence et l'industrie, introduisent parmi les citoyens ; les Ordres caractérisent des sociétés fédérées d'hommes plus ou moins puissants, qui tendant, en vertu de l'esprit de corps, a séparer leurs intérêts de l'intérêt général, rompent par là l'unité

politique dans tout bon gouvernement. Quand un état est neuf, il ne faut point laisser introduire d'Ordres ; quand il n'est plus que l'ombre de lui même, il faut fondre habilement ces Ordres en classes, et c'est surtout dans le mode de représentation de ces classes aux Grands-États qu'on reconnaitra le génie du législateur.

La première classe de citoyens, chés tous les peuples qui ont le malheur d'avoir subi le joug terrible des révélations, est le clergé ; mais les célibataires, qui constituent les ministres de la religion, ne tenant que par un fil à l'ordre

social, il est très dangereux de leur donner des représentants particuliers aux Grands-États ; l'esprit particulier qui les domine, comme membres d'une association sacrée, est trop étranger à la chose publique, pour ne pas contrarier la marche d'une bonne régénération ; en Angleterre même, où les ministres des autels se marient, ils ne font point une classe particulière au Parlement : or l'Angleterre n'a pas besoin de l'authorité de Montesquieu, pour être encore en Europe le modèle des gouvernements.

Il existe, ce me semble, un

moyen bien simple d'ôter insensiblement à un clergé naturellement dominateur, ses prétentions au titre de premier Ordre de l'état, c'est de l'incorporer avec la noblesse, de manière que les deux classes réunies ayent les mêmes représentants au conseil suprême de la nation.

Ce plan serait d'autant plus sage, qu'il servirait aussi à réfréner l'ambition d'une noblesse superbe, qui peupla l'Europe de petits tyrans, pendant le règne absurde et terrible de la féodalité.

Le clergé, quoiqu'il jouisse

partout des privilèges de la noblesse, ne la possede pas toujours au même tître que l'ancienne Chevalerie : cette noblesse, attachée uniquement au rang qu'on occupe parmi les ministres des autels, n'a point la pureté de la noblesse d'extraction, et l'abbé Dubois, Cardinal et Archevêque de Cambray, ne pouvait devenir le dernier gentilhomme de France, quoi qu'appellé à présider, au conseil d'état, des Rohan et des Montmorency.

Cette espèce d'amalgame de la roture tîtrée avec l'antique Chevalerie, n'a pas peu contribué à

dégrader, dans la plus grande partie de l'Europe, l'orgueil de la noblesse. Les gouvernements, à qui il importe qu'aucune association ne parle plus haut que la loi, doivent favoriser ce mélange, en incorporant, dans les assemblées souveraines, les hommes sans ayeux que le hazard fait princes de l'église, avec les descendants des conquérants des Gaules et des Connétables : c'est par ce moyen que des Ordres dangereux deviennent peu à peu des classes, et que l'état porte son niveau sur tous les corps de citoyens, sans qu'on puisse reprocher à des régénérateurs leurs usurpations, leur

tyrannie, et tous les crimes de leur victoire.

La noblesse après s'être fondue doucement avec le premier Ordre, doit se fondre encore avec le dernier, en admettant dans son sein les membres des hautes cours de magistrature, ces espèces d'amphybies, Plébeyens par la naissance, et juges par état des grands seigneurs ; qui aiment mieux être les derniers dans une classe qui les méprise, que les premiers parmi une multitude, dont ils seraient les peres et les dieux tutélaires.

La noblesse, ainsi que le trône,

aurait donc ses représentants aux Grands-États, à condition qu'on incorporerait avec elle le clergé et la magistrature.

D'après mes principes, qu'il faut nuancer habilement toutes les couleurs du grand tableau politique ; je formerais encore avec une branche de citoyens, a qui l'or d'ordinaire tient lieu d'ancêtres, avec les grands propriétaires d'un état, une classe intermédiaire entre le peuple et la noblesse.

Et cette troisième classe destinée a surveiller l'ambition de la seconde, et à réprimer les fou-

gues tumultueuses de la dernière, aurait aussi ses représentants particuliers au grand Aréopage.

Maintenant, s'il s'agissait de déterminer dans quelle proportion, on ferait les choix indiqués dans toutes ces classes, je hazarderais un calcul, qui demande bien moins le coup-d'œil rapide du génie, que la raison lente et tardive de l'expérience.

Sur les cent membres des Grands-États, le Roi n'en sçaurait nommer moins de dix, et il les choisirait sur les dégrés pour ainsi dire du trône, c'est-à-dire

au sein de ses généraux, parmi ceux de ses anciens ministres qui se sont retirés avec toute leur renommée, et dans le rang des grands officiers de la couronne.

Ces choix étant destinés à honorer, aux yeux d'un grand empire, l'assemblée des régénérateurs, il serait à désirer, pour constater solennellement leur pureté, que le conseil d'état leur apposât sa sanction ; ce qu'il n'exécuterait qu'après un examen réfléchi et sévère : car il faudrait faire d'abord le procès à la renommée des représentants du trône, comme l'antique Egypte le fai-

sait a la cendre de ses Pharaons.

J'accorderais vingt représentants à la classe de la noblesse, autant à celle des grands propriétaires, et cinquante, à ce qu'on appelle le peuple dans les monarchies.

Et ces quatre vingt dix membres des Grands-États seraient tous nommés par des électeurs, du choix des citoyens, qui auraient reçu de la loi, le droit de suffrage.

Je touche à la partie la plus délicate de ma législation préliminaire : car dans un état, où le

luxe, et la dépravation des mœurs qui marche à sa suite, ont étouffé tout esprit public, l'homme de bien restera obscur, et les Électeurs, choisis dans la fange des factions populaires, ne nommeront qu'eux mêmes aux places de régénérateurs, où les hommes vils qui leur ressemblent.

Cependant il ne serait point impossible de déjouer les manœuvres des artisans des discordes publiques, en rendant presque physiquement impossibles les choix évidemment vicieux, les choix faits pour compromettre une nation, qui, toute dégéné-

nérée qu'elle est, sçait encore se respecter elle même, et mettre quelque prix au suffrage de l'Europe.

Dans un état vieilli sous le despotisme, où presque tout le monde est appellé à obéir, presque personne ne sçait commander ; les paisibles gens de bien se rendent justice ; et ne prennent aucune part á l'administration de la chose publique ; les hommes éclairés, s'ils sont modestes, c'est-à-dire dignes des places, attendent que la voix générale les tire de leur vertueuse obscurité ; alors la carrière politique se trouve abau-

donnée à cette foule d'intriguants de tout état, qui voilent sous un civisme éxagéré leurs mœurs suspectes, leur ame de boue et de sang, et leur insolente nullité.

On obtiendra difficilement d'une vieille monarchie qui se régénère pour la liberté, que le grand nombre des citoyens soient par le fait, comme ils le sont par le droit, membres du souverain; cette espèce de patriotisme qui consiste à abandonner ses foyers domestiques, pour aller se méler sans fruit aux flots tumultueux d'une Section, ne gagnera jamais la masse d'une nation, surtout si

le crédit public diminue, si l'empire se dépeuple par la faute des administrateurs, si l'on s'apperçoit que chaque pas qu'on fait en avant vers l'indépendance, est un pas qu'on fait en arrière pour s'éloigner du bonheur. Dans une crise aussi désastreuse, je prévois que l'esprit public ira sans cesse en se dégradant jusqu'a ce qu'il s'anéantisse : telle capitale qui dans l'origine pouvait compter cent mille citoyens actifs dans ses murailles, n'en verra pas quinze mille concourir aux élections les plus importantes, même dans la ferveur civique d'une insurrection : quelqnes mois après, ce

nombre se réduira à la moitié, et de réduction en réduction, il se trouvera que, sans les Clubs, il y aurait moins d'électeurs que de places á remplir : ce qui fait craindre aux bons esprits une révolution à main armée, qui rendra inutile à jamais la paisible révolution des lumières.

Il me semble qu'on pourait condescendre à la faiblesse des esclaves d'habitude d'une vieille monarchie, en ne les faisant concourir que pour lès assemblées primaires, à une administration publique qui pèse à leur inexpérience ; mais il faudrait que ces

assemblées primaires fussent parfaitement complettes, surtout pour la formation des corps Électoraux qui doivent choisir les législateurs. Pour parvenir à ce but, on pourrait instituer un appel nominal à l'ouverture de la séance, et l'impression de la liste des absens, qu'on afficherait sur les murs de tous les monuments publics; le frein de l'honneur suffirait peut-être pour forcer tous les hommes faibles à devenir citoyens.

Quand une monarchie devient libre, sans que des hommes d'état ayent dirigé son insurrection, il

se forme nécessairement, sur toute sa surface, une foule innombrable de coalitions particulières contre le despotisme, qui sous les noms de Clubs, d'associations civiques, de sociétés de Constitution, s'arrogent le droit de diriger l'essor des régénérateurs : toutes ces coalitions peuvent, en propageant l'esprit de la liberté, rendre quelque service à un gouvernement, á l'époque critique où il s'organise, mais du moment qu'il est organisé, elles ne servent qu'a entraver sa marche, à substituer l'esprit de corps à l'esprit public, à armer l'opinion contre la loi, et à amener le fléau épouventable

vantable des insurrections partielles, c'est-à-dire la lutte toujours renaissante de la multitude aveugle contre le pouvoir.

C'est surtout dans la nomination des places, qui dépendent du choix populaire, que ces coalitions anti-politiques ont une influence plus désastreuse : et c'est aussi à l'approche des assemblées primaires, qu'elles ont plus besoin d'être surveillées par le législateur.

J'incline à croire qu'on affaiblirait peu à peu le danger de toutes ces sociétés de Constitu-

tion, en instituant qu'il y aurait toujours à leur tête des hommes publics, qui ne leur seraient pas affiliés : que le procès verbal de leurs séances serait imprimé, avec les noms des orateurs, et l'analyse de leurs harangues, et qu'aucun magistrat ne pourrait en rester membre, sans être censé avoir abdiqué la magistrature.

Je désirerais aussi que les séances de ces sociétés fussent réduites à deux par mois, et qu'on les suspendit tout à fait, dans tout l'empire, pendant les trois mois qui précéderaient la formation des Grands Etats destinés à le régénérer.

Après toutes ces institutions préliminaires, on pourrait, je pense, abandonner sans danger aux assemblées primaires le soin de former des corps Électoraux, dont ni la nation même, ni celles qui seraient tentées de la prendre pour modèle, n'auraient à rougir.

Nous avons vû que sur les cent membres des Grands-États, il en restait quatre vingt dix, au choix des assemblées primaires, qui en nommeraient vingt dans la noblesse, autant parmi les grands propriétaires, et cinquante dans la classe éclairée de la multitude.

Je suppose qu'il y ait dans la monarchie à revivifier, quatre-vingt-dix villes où chefs-lieux, à qui la loi donne le droit des assemblées primaires: c'est le plus grand nombre possible, quand on ne veut pas morceler la force publique, qui n'a d'énergie que par son unité : il est évident, que dans cette hypothèse, chaque corps Électoral n'aurait qu'un seul député à choisir, ce qui remplirait mal les vûes du législateur, parce qu'il n'aurait point d'élémens fixes, pour statuer, s'il faudrait prendre ce député unique parmi le peuple, au sein des propriétaires, où dans la classe de la noblesse.

Ma théorie va applanir toutes ces difficultés ; mais je préviens qu'elle demande, pour être bien bien connue, tout son développement, et que la justesse de l'ensemble peut seule sauver les contradictions apparentes des détails.

Je voudrais, que chacun des quatre vingt dix corps Électoraux put nommer quatre députés, dont le premier serait tiré de la classe des nobles, le second de celle des grands propriétaires et les deux derniers de la multitude.

Il ne s'agit pas, en ce moment, de déterminer ce que deviendront ces trois cents soixante députés, dont le quart seul doit former l'assemblée souveraine des régénérateurs ; marchons pas à pas, pour ne point renouer trop souvent le fil de nos idées, et ne songeons qu'à la destinée des quatre hommes d'élite, qui doivent sortir purs, du scrutin des Électeurs.

On se doute bien, que malgré les mesures des amis de l'ordre et de la paix, pour donner toute la dignité possible à ces corps Électoraux, les factions toujours

renaissantes, les intrigues des sociétés de Constitution, le fanatisme de la liberté, sçauront de tems en tems les éluder ; quelques choix sinistres échapperont à la vigilance générale, et c'est ici que le législateur doit redoubler de prudence, pour rendre ces choix inutiles, sans compromettre la renommée individuelle des citoyens.

Je n'aime point à prendre les institutions du despotisme : elles calomnient eu général la nature humaine, dont elle n'osent supposer la générosité ; mais la fameuse BOUCHE DE VÉRITÉ qui

s'ouvre à Venise, pour recevoir les délations des citoyens contre les hommes en place, m'a toujours parû un frein terrible contre les pervers; et il me semble qu'en modifiant cette idée inquisitoriale, on pourrait en tirer un grand parti, pour faire revenir une nation sur le choix de ses représentants, parceque la plus légère atteinte à leur personnel est un titre d'exclusion, et que comme la femme de César, il ne leur suffit pas d'être purs, il ne faut pas même qu'ils soyent soupçonnés.

Je voudrais donc que les séan-

ces Électorales une fois terminées, on plaçât, avec quelque solemnité, à la porte de la maison publique, une bouche d'airain, destinée à recevoir, jour et nuit, les réclamations des citoyens contre les quatre nouveaux représentants ; tout mémoire devrait être signé, pour donner de l'authenticité à la dénonciation, et faciliter les recherches ; où si, par la timidité de l'accusateur, il restait anonyme, il faudrait qu'il énonçât simplement le fait avec la preuve, où du moins les probabilités morales qui la suppléent : un écrit qui renfermerait la plus légère injure contre l'accusé, et

qui décèlerait ainsi où une plume ennemie où une tête fanatique de ses opinions, serait brûlé avant l'examen ; car si on doit quelque créance aux allarmes du patriotisme, on ne doit que de l'indignation aux libelles.

Des dénonciations pareilles, pour ne point porter le sceau de la tyrannie inquisitoriale, ne doivent ni flétrir l'accusé ni compromettre le courage de l'accusateur : d'après ces principes, je voudrais que le corps des Électeurs, avant de se séparer, choisit dans son sein les trois membres, dont la probité fut le plus uni-

versellement reconnue, des hommes, s'il était possible, de la trempe d'un Aristide, d'un Caton où d'un Montausier ; ces triumvirs examineraient les mémoires, avec tout le sang-froid de la loi, et jugeraient sans appel : si les plaintes étaient fondées, ils l'annonceraient au peuple assemblé, en se servant de cette formule : « nous pensons que tel représen- « tant, légitimement élu, acquer- « rera de nouveaux droits à l'es- « time de la Patrie, en lui offrant « sa démission, et nous allons « procéder à la nomination de « son successeur.

Au même instant, les trois juges de l'honneur iraient se consulter dans une salle secrete de l'édifice public, et choisiraient le nouveau représentant : pour rendre la nomination valide, il faudrait que le vœu des triumvirs fut unanime, et que le successeur du député suspect fut tiré du corps des Électeurs.

Aussitôt après la proclamation de ce dernier représentant, les trois dépositaires du secret des familles jureraient de l'oublier à jamais, brûleraient tous les mémoires qui ont servi au procès, et feraient ôter de la porte de la mai-

son

son publique la bouche de verité.

Telles sont les mèsures que me dicterait mon amour raisonné des hommes, pour que, dans un empire dégradé, et où le ressort des mœurs va sans cesse en s'affaissant, on ne corrompit pas, dans leurs éléments, ces Grands-États destinés à le régénérer.

La nomination des quatre députés de chacune des villes Électorales terminée, il s'agit de réduire à quatre vingt dix le nombre des trois cent soixante noms qui composent le premier catalogue.

Dans l'hypothèse adoptée, que quatre vingt dix villes auraient seules des assemblées primaires, il serait sage d'en choisir une sur dix, pour y placer un comité central, qui dirigerait toutes les grandes opérations politiques de son arrondissement : c'est à ce comité central qu'on porterait le résultat des scrutins des dix corps Électoraux : ainsi les suffrages des quatre vingt dix villes n'auraient une validité légale, qu'autant qu'ils auraient été confirmés par les neuf départements.

Comme dans ce second scrutin, l'opinion publique ne sçaurait ê-

tre trop connue, il serait bon d'afficher, pendant quinze jours à la porte des monuments de chacune des neuf métropoles, les noms des sujets appellés par les assemblées Électorales, à la place de représentants de la nation; et cet intervalle expiré, chaque comité central réduirait á neuf les quarante noms soumis á son jugement, ayant soin d'en prendre deux dans la classe de la noblesse, deux dans celle des grands propriétaires et les cinq autres parmi la multitude.

Au reste pour consoler les trente un citoyens rejettés, d'une

sorte de défaveur publique, qui semblerait la suite de leur exclusion, on les conserverait à l'administration publique, sous le titre de suppléants, et leur rang pour succéder aux titulaires, serait fixé par les départements.

Les nominations réunies, d'après les réductions des neuf départements, produisent quatre vingt un députés, dont dix huit nobles, autant de grands propriétaires, et quarante cinq tirés de la classe du peuple : ainsi il en manque encore neuf pour atteindre au nombre statué par la théorie de notre législation.

Ces quatre vingt un députés, rendus au lieu fixé pour les Grands-États, se réunissent avec les dix de la nomination du monarque, et, sous la présidence du doyen d'age, ils procèdent à l'élection des neuf derniers membres de leur Aréopage.

Comme des députés, du choix de l'élite d'une nation, sont ceux qui sont les plus faits pour frapper les regards de l'Europe, je souhaiterais qu'on s'écartât ici des principes établis dans les assemblées Électorales, et que les Grands-États ne fussent pas astreints à tirer leurs derniers

membres. de l'enceinte de la ville où ils s'assemblent. Il faut qu'ils choisissent, dans l'empire entier, des noms célèbres, sur lesquels repose l'estime publique ; et si cet empire était assés avili pour ne pas pouvoir les fournir, je leur laisserais la liberté de mettre à contribution les puissances étrangères : d'ailleurs il y a des noms appartenant par essence à tous les états, qui veulent s'entourer des lumières, des noms Cosmopolites, tels que ceux du philosophe Rousseau, de Beccaria, de Smith, de Franklin et de Montesquieu.

Parmi ces neuf députés de la nomination des Grands-États, il doit y en avoir deux de l'ordre de la noblesse ; et on s'attend que les Électeurs s'honoreront, en ne se choisissant des collegues dans cette classe, que parmi des Kaunitz, des d'Aranda et des D'estaing: les deux représentants, de l'ordre des grands propriétaires, doivent être célèbres par des travaux heureux, qui auraient donné un grand essor aux arts utiles et à l'agriculture ; pour les cinq dernières places, il serait important de ne les confier qu'a l'élite avouée des gens de lettres-philosophes.

Ces neuf choix étant, par leur nature, ceux qui donneraient une plus haute idée de la dignité nationale, j'aimerais qu'on y attachât une prééminence, qui les distinguât des choix plus circonscrits, qui seraient émanés des simples assemblées Électorales : par exemple, je voudrais que les députés des Grands États exerçassent successivement, et d'après le seul ordre de leur nomination, les neuf premières présidences.

Il ne manque plus, pour achever d'entourer de la considération publique, le monument des Grands-États, que j'ai le malheur

d'être le premier à ériger, il ne manque plus, dis-je, que de placer une clef à la voute, et cette clef, est le monarque.

C'est une maxime éternelle en politique, que partout où un Roi pere d'un peuple libre est avili, il n'y a point de liberté. Je voudrais donc, que quand un prince tel que Léopold ou Louis seize, un prince, assés grand pour rendre à ses sujets assemblés leurs droits antiques au pouvoir suprême, se présenterait aux Grands-États qu'il a lui même organisés, il y fut reçu, avec toutes les distinctions dues à son rang,

et j'ose dire, à sa générosité ; et quand même la reconnaissance, qui est rarement la vertu des hommes d'état réunis, ne parlerait pas á leur cœurs ; quand même la morale de l'homme social ne leur prescrirait pas d'être justes, envers le chef du corps politique, il serait encore de leur intérêt personnel de relever la majesté royale ; car tolérer, que les hommes sans frein, qui font la masse de la multitude, brisent un pouvoir, c'est les encourager à les briser tous : et c'est sur les débris d'un trône renversé dans la fange, que l'homme de génie lit, en lettres de sang, la catastro-

phe prochaine des régénérateurs.

Un monarque est de droit le chef né des Grands-États de sa monarchie ; du moment qu'il se présente dans la salle ou ceux-ci tiennent leurs sessions, le président voit cesser son pouvoir, et descendant de son fauteuil, il doit se confondre dans la foule des députés ; si le prince parait, á la tête de ses ministres, et dans toute la pompe de sa couronne, c'est du haut d'un trône qu'il proposera ses plans de régénération : si plus simple, plus ami de l'égalité, il dépose dans son palais tout l'orgueil du commendement, c'est

du fauteuil modeste du président, que, content d'être le pere de ses peuples, il consultera les ainés de ses enfants, pour opérer de concert avec eux, le bonheur de la grande famille.

L'organisation des Grands-États, pour être la moins imparfaite possible, demande encore que le législateur descende à quelques détails, qui tiennent plus aux circonstances, qu'aux principes éternels de morale, qui sont la base de tous les bons gouvernements.

D'abord est il sage qu'une assemblée de régénérateurs tienne

ses séances dans la capitale d'un grand empire qui se bouleverse, c'est-à-dire, au foyer encore embrâsé d'une insurrection ?

Le problême est résolu par sa seule exposition ; il est bien évident qu'on ne jouit pas du calme nécessaire à la composition des loix, quand on voit autour de soi tous les partis éxagérés, toutes les opinions sans base, et toutes les passions en effervessence ; ce n'est pas au feu des buchers et des reverbères, que le génie vertueux s'embrâse, et Solon ni Penn, ni Confucius n'auraient pû écrire une ligne de leurs Codes philoso-

pliques sur un champ de bataille.

Si cependant, par une fatalité qui semble poursuivre tous les états corrompus qui tentent de se revivifier, on était obligé de placer des Grands-États dans une capitale, le législateur devrait peser dans sa sagesse les moyens les plus énergiques, pour empêcher la guerre des factions contre l'assemblée qui doit les détruire, où ce qui serait bien plus dangereux encore, la coalition de cette assemblée avec le parti dominant, pour assassiner les vaincus, le lendemain de la victoire.

Un moyen d'un ordre majeur, serait de former une force publique, non seulement indépendante des factions, mais encore destinée à les combattre toutes; lorsque l'état a des moyens, cette force réside sans danger dans des légions volontaires, de citoyens généreux, qui pour servir la Patrie embrâseraient leurs propres foyers; quand l'empire vieillissant n'a qu'un enthousiasme factice pour la liberté, il n'y a de force publique que dans des troupes de ligne, qui joignent à la valeur Romaine la Tactique du grand Frédéric.

Les moyens secondaires seraient, de mettre un frein efficace à la licence de la presse, et de forcer, pendant la durée des Grands-États, toutes les sociétés de constitution à fermer leurs séances, avec menaces aux réfractaires d'encourir la peine des perturbateurs.

Une autre question non moins importante, sinon par elle même du moins par ses résultats, c'est de sçavoir s'il faut admettre la multitude aux séances des Grands-États destinés à régénérer une monarchie.

La réponse a encore ses élémens, dans le problême que je viens de résoudre sur la force publique. Assurément, dans un empire qui jouit encore de toute la plénitude de son existence, où le peuple tranquille dans ses ateliers ne sent que le besoin d'être protégé, j'aimerais à voir des peres de famille qui se destinent à l'administration, faire un cours de politique et de morale auprès des Grands-États ; mais quand cet empire dégradé et près de la tombe, ne songe à son indépendance, que pour éviter une banqueroute, quand ce sont les factions qui le gouvernent sous le voile des lu-

mières, quand c'est un vil ramas d'hommes sans frein et sans existence civile, qui dicte les décrets, et donne le signal des proscriptions, je suis convaincu qu'admettre indistinctement la multitude, aux débats d'une assemblée, nécessairement orageuse, c'est le comble sinon de l'anti-civisme, du moins de l'inexpérience.

Je n'aime point à citer l'assemblée nationale de France, quand il s'agit des grandes erreurs de la politique ; mais les hommes de bien qui en composent la masse, n'ont pas tardé á se repentir d'avoir ouvert à tout le monde l'en-

trée de leurs séances : ils s'aperçoivent maintenant que des orateurs intriguants ont surpris leur civisme, en prenant le masque de la popularité : ils sentent, qu'avilis dans le sanctuaire même de la liberté, par les murmures d'une populace de brigands, et encore plus par ses applaudissements, il leur est presqu'interdit d'avoir la propriété de leur conscience et de leur raison : ils avouent, en gémissant, que les artisans des discordes publiques ont perverti les Clubs ; que les Clubs pervertissent les Tribunes, et que tôt ou tard les Tribunes pervertiront les régénérateurs.

Les Grands-États dont je propose l'organisation, n'auront à cet égard aucun reproche à craindre de l'histoire.

Comme il importe infiniment à la majesté des loix, qu'on ne voye rien de l'homme dans les législateurs, je voudrais que le peuple fut écarté, avec le plus grand soin, des séances orageuses où l'on discute et où l'on délibère, et qu'il ne fut admis que dans celles où les décrets se prononcent.

Or, dans mon Code provisoire de police, par rapport aux grandes assemblées représentatives,

je propose, sur les six séances de la semaine, d'en employer cinq à la discussion des affaires, et une seule au jugement en dernier ressort : ainsi, d'après mes principes, les Grands-États ne seraient ouverts au peuple que le samedi, jour de la clôture de leurs travaux.

Et ce n'est pas, pour une centaine d'individus, entassés entre les planches mal assorties de quelques tribunes, que les représentants d'une grande nation déploieraient leur civisme ; je demanderais que le temple de la liberté, construit dans les proportions de la Basilique de saint Pier-

re de Rome, je ne dis pas avec sa magnificence, fut entouré de plusieurs rangs de galeries elliptiques, propres à placer au moins vingt mille spectateurs; car plus leur masse sera imposante, plus les ennemis de la chose publique les trouveront inaccessibles à de viles séductions; on soudoye cent brigands, mais non une multitude; je regarde le peuple, à cet égard, comme les flèches de l'apologue de Massinissa, qu'on dégrade une à une, mais qui résistent à toutes les atteintes, quand on les réunit en faisceau.

Et pour épurer encore plus

cette masse, j'exigerais que l'assemblée souveraine ne reçut dans ses galeries, que ceux qui: en qualité de citoyens actifs auraient un grand intérêt à empécher qu'on ne dégradât la souveraineté.

La séance publique des Grands-Érats s'ouvrirait par son Orateur, (car un Orateur est aussi essentiel à une grande assemblée, pour lui servir d'organe, qu'un président pour en maintenir la police); cet interprête des représentants exposerait la série de leurs travaux: il résumerait de la manière la plus impartiale, les raisons soit pour défendre les

loix proposées, soit pour les combattre, et c'est d'après ce dernier tableau de toutes les opinions, que le président prendrait les voix, et prononcerait les décrets. Un silence religieux, tel qu'on l'observe dans les temples, annoncerait alors bien mieux la satisfaction calme et pure des spectateurs, que ces éclats tumultueux d'aplaudissements insolents, dont on fait retentir une assemblée nationale, métamorphosée alors en salle de spectacle.

En excluant le peuple de toutes les séances tumultueuses, où abandonnant la raison calme qui discute

discute, on permet à la passion de disputer, je ne voudrais cependant pas, que les Grands-États fussent réduits à la solitude la plus absolue, pendant le cours ordinaire de leurs travaux : d'abord, parce qu'il importe à la dignité d'une assemblée de souverains de ne point dégénérer en simples comités ; ensuite, parcequ'il peut être utile à la chose publique, que des citoyens d'élite fassent servir un silence éloquent, à encourager des Caton et à reprimer des Catilina. Ainsi, les cinq jours destinés à la discussion des affaires, j'ouvrirais la première galerie des états à tout homme que la con-

fiance de ses concitoyens à appellé au rang d'administrateur, quelque soit le rang qu'il occupe dans la surveillance générale, soit qu'il commande en chef les agents de la force publique, soit qu'il ne soit qu'un simple maire de village.

D'ailleurs les cent représentants du souverain ne seraient jamais parfaitement isolés, par ce qu'il est dans les élémens de la régénération de toute monarchie, que les ministres nommés par le prince, ainsi que les autres agens du pouvoir éxécutif, étant obligés par état de coopérer avec l'assemblée législative, y ayent leurs

entrées libres, toutes les fois qu'ils le jugent nécessaire au bien du service. Ce concours des deux puissances est même si essentiel à l'harmonie politique, que je regarde le ministère comme partie intégrante des Grands États; seulement, à cause de la tendance naturelle des agents du pouvoir royal à le rendre absolu, j'inclinerais à leur refuser le droit de suffrage.

La place des ministres ne doit point être dans les galeries, mais parmi les régénérateurs, et au pied même du trône dont leur pouvoir émane, et qu'ils sont o-

bligés de défendre contre les machinations odieuses du républicanisme.

Leur présence doit inspirer le respect ; car ils représentent le pere de la Patrie, comme les cent députés représentent le reste de la famille ; malheur aux intriguants populaires qui regardent des ministres comme des ennemis-nés d'une nation grande et généreuse : qui ne les appellent dans le sanctuaire de la liberté, que pour les flétrir des chaînes de la servitude : qui se vengent de la supériorité d'un Necker, en le forçant d'abandonner à

des mains faibles où perverses le timon de la monarchie !

Il est d'autres loix provisoires, sur la police intérieure des Grands-États, que je voudrais abandonner à leur sagesse ; car une assemblée souveraine, organisée d'après les principes qu'une philosophie sèvère m'a dictés, serait peut-être ce Sénat de Rois, qui inspirait tant d'enthousiasme à Cynéas : elle apprendrait, en se régissant elle même, à régir un grand peuple ; ses institutions locales auraient la sagesse de ses loix universelles, et on n'appellerait pas plus de ses décrets que

la religion populaire n'appelle des oracles.

Ainsi nos Grands-États n'auraient besoin de l'inspiration d'aucun législateur, pour éloigner de leur sanctuaire tous ces motionnaires absurdes à la fois et dangereux, qui viennent distiller le venin des factions préparé dans des Clubs; tous ces orateurs de sections, qui accusent des hommes d'état de n'avoir pas les ressources petites et maladroites de leur fanatisme; tous ces prophètes hypocrites de la religion de l'intolérance, qui menacent une monarchie de sa subversion, si el-

le ne détrône ses Rois, et si elle ne fait périr dans ses Autodafés, son clergé et sa noblesse.

Un trait raffiné de machiavélisme, dont les Grands-États sçauront se garantir, c'est l'adresse coupable d'adopter pour soutenir des décrets immoraux, les éloges mendiés de quelques fractions des administrateurs de provinces, tandis qu'on repousse, avec le dédain de la tyrannie, les réclamations les plus sages des vrais amis des hommes.

Toutes les fois que des régénérateurs s'appuyeront des grands

principes, ils ne permettront à personne de faire leur éloge en face, où dans des addresses : l'adulation, toute vile qu'elle est, est encore moins coupable dans ceux qui l'imaginent, que dans ceux qui la reçoivent, et c'est avouer solemnellement qu'on n'a aucun droit à la louange, que de perdre á s'en nourrir, le tems qu'il fallait employer à la mériter.

Toutes ces vûes, sur l'organisation des Grands-États d'une monarchie qui se régénère, ne seront pas indifférentes sans doute au sage Léopold, parce que les droits du trône et ceux d'une na-

tion s'y balancent sans cesse, parce que j'y prépare, autant qu'il est possible, le régne des loix, par le régne des mœurs, parceque j'y fais respecter la personne des régénérateurs et leur ouvrage.

Cependant ces institutions ne doivent être que provisoires : c'est au tems, qui mûrit tout en silence, à décider si le caractère et le génie d'une grande nation peuvent s'en accommoder : malheur au législateur, dont l'esprit exalté ne se repose que sur des plans d'une perfection impossible ! il ressemble à l'alchymiste, qui veut aller plus loin que la nature : tous deux

poursuivent leur chimère du grand-œuvre, en annoncent la découverte et meurent en le cherchant.

Mais si mon institution des Grands États, modifiée suivant les besoins du moment, réussissait jamais, alors la nation qui l'adopterait, serait avertie de sa dignité; et on pourrait sans péril lui proposer le Code de loix philosophiques, que j'osai dresser un jour pour une des monarchies revivifiées du Péloponèse.

DÉNOUEMENT

POUR LES HÈROS DE LA RÈPUBLIQUE.

Le pere d'Éponine entrait dans Paris, quand il termina le développement de ses vûes, sur l'organisation des Grands-États de sa république de philosophes.

Il fut décidé que le chevalier, pour échapper á toutes les recherches, irait loger chez le seigneur

Allemand, et que le cortége armé se partagerait entre les deux maisons, pour les protéger contre les brigands à piques où à stilets, contre les Bachantes de la Grève et les satellites des Comités des recherches.

Jamais le vieillard n'avait été plus gay : il était heureux de son bonheur, et encore plus de celui de sa fille ; une nouvelle jouissance l'attendait encore dans son appartement ; à peine la porte en fut elle ouverte, qu'il vit un étranger se précipiter dans ses bras, et les mouiller des larmes du sentiment; c'était son ancien protecteur, l'Anglais

l'Anglais généreux, qui l'avait accueilli dans ses premières infortunes, en un mot le Commodore qui commandait dans le Cosmopolite.

Après les premières effusions de sa sensibilité, le magnanime insulaire dit à Platon, qu'il venait de finir son expédition dans la Méditerranée : qu'instruit par la renommée du succès de l'insurrection Française, et honteux de voir que la Grande-Bretagne ne renfermait plus le peuple le plus libre du continent, il était venu étudier ce prodige à sa source: un sourire très expressif du philo-

sophe, ayant éclairé l'Anglais sur l'erreur de son enthousiasme, il changea subitement d'entretien, et tirant une lettre de son portefeuille, « voici dit-il, un écrit « qui vous regarde, et qui a été « sur le point de me couter la « vie : j'étais a l'ancre, au canal « des Dardanelles, à peu de dis- « tance des jardins du Serrail, « lorsqu'une pierre, lancée avec « une fronde, vint tomber sur le « tillac de mon vaisseau, et mit à « mes pieds une feuille de papier « de soye, cachetée mystérieuse- « ment, dont l'addresse était ; AU « PERE D'ÉPONINE. Un Janissaire, « en sentinelle au bord du dét-

« roit, apperçut sans doute cet-
« te espèce de signal : car à l'ins-
« tant, on tira de toutes les tours
« du Serrail, le canon d'allarmes:
« des galères sortirent du port,
« et je fus obligé, pour n'être pas
« investi, de couper le cable qui
« retenait mon ancre, et de m'a-
« bandonner à la haute mer: heu-
« reusement le Cosmopolite était
« excellent voilier; aussi je me
« trouvai hors du détroit, avant
« d'avoir essuyé le feu de l'artil-
« lerie de ses forteresses.

Le vieillard avait fait paraître quelqu'altération sur son visage, quand on lui avait annoncé une

lettre émanée du Serrail du Grand Seigneur, de ce Serrail, le foyer de toute espèce de despotisme, qui, depuis plusieurs siècles, faisait l'opprobre de la Grèce esclave, et depuis vingt ans ses malheurs. Lorsqu'ensuite le Commodore lui remit l'écrit fatal, et qu'il en eut reconnû les caractères, un tremblement soudain, qu'il ne fut pas le maître de dissimuler, acheva de manifester le désordre de son ame : Éponine inquiète, alla serrer son pere de ses bras palpitans de terreur et de tendresse, comme pour lui demander l'interprétation de ce mystère allarmant : non, mafille,

dit il, ce jour s'est levé trop pur, pour en altérer le midi par des nuages. Je n'attends rien que de sinistre d'une lettre tracée avec de pareils caractéres : je la lirai cependant, mais dans un tems plus heureux, et quand il me sera permis de dévoiler un secret, que j'ai caché à l'empereur Joseph, et que je dois découvrir à mon Éponine en présence de son époux.

Il y avait dans ce peu de mots, arrachés avec peine du fond des entrailles paternelles, une expression si touchante d'amour, que la jeune Grecque oublia les

idées affligeantes que présentait le commencement de cet aveu, pour ne s'attacher qu'a ce que la fin offrait de consolateur; elle alla embrasser son pere, dans ce silence d'abandon, qui, pour les ames qui s'entendent, est la vraye éloquence. Alors celui-ci non moins ému, je ne veux pas, dit-il, que mon cœur renferme une minute, un sentiment même douloureux, qui ne serait pas partagé par mon Éponine; Commodore, reprenez cette lettre, vous la rendrez un jour à ma fille, c'est elle qui l'ouvrira: mais pour dompter la fatalité qui nous poursuit, ce ne sera qu'au

sortir de l'autel, où la plus digne des amantes deviendra la plus heureuse des épouses.

Éponine, les yeux baissés, mais le visage embelli par le coloris touchant de la pudeur, ne voulut pas qu'un étranger devinât les jouissances de son ame, et elle se hata d'entraîner dans l'appartement de Zima, son pere et le Commodore.

Zima reposait sur un lit de repos, quand elle fut doucement réveillée par les baisers d'Éponine : au moment où ses yeux s'ouvrirent, toutes les femmes qui la

veillantes s'écartèrent ; une entre autres, qui semblait baigner de ses pleurs la main mutilée de la sultane, à l'approche de Platon et de sa fille, s'enveloppa avec précipitation de son voile et disparut.

Je ne le vois pas dit avec l'expression de la douleur la touchante Zima : puis reprenant tout à fait ses esprits, ange consolateur, sublime Éponine, quoi c'est toi que je tiens dans mes bras ! viens, avec ton magnanime pere, avec ce digne étranger qui fut autrefois mon bienfaiteur, viens me faire oublier.... celui

qui devait me tenir lieu d'une mere, que je ne vis jamais, de la nature entière. —

Eh ! pourquoi oublier l'infortuné qui s'égara peut être, mais qui ne manquera jamais à la reconnaissance ; qui parlera quelquefois à ma Zima de son Éponine —

Eh bien ! qu'il vienne me parler de mon héroïne ; où plutôt qu'il prenne un peu de cette ame expansive, qui la rend l'idole de tout ce qui l'entoure ; que ce soit l'amitié qui donne ici des leçons à l'amour —

Zima, intéressante Zima, réponds : voudrais tu être ma sœur?.. n'être que ma sœur?—

Sans doute, que si j'étais jamais trompée dans mon attente, l'idée d'être pour ton pere une seconde Éponine, pourrait encore m'enchaîner quelque tems à la vie.... mais pourquoi serais-je trompée? mon courage à-t-il pû le blesser? serait-ce donc un crime de lui avoir sauvé la vie?.... cependant il m'a quittée mourante, et mourante pour lui; quels droits plus sacrés, que ceux qui en ce moment l'enchaînent à moi, ont pu l'engager à me fuir?—

Il fut coupable peut-être de t'avoir fait un secret de sa fuite, mais tu as l'ame trop grande pour l'en haïr. il s'agissait du péril de mon pere——

De ton pere, Éponine !.... comme ce mot a rafraichi mon sang !.. viens, ma sœur, viens, que je réponde à tes caresses..——

Oui, quand ton cœur sera oppressé, tu le jetteras dans le mien...——

Pardonne, si je ne te serre pas contre mon sein, avec toute la force que me donnent la jeunesse et l'amitié : ma main, que je ne sou-

lève qu'avec douleur, est encore sans ressort.... elle en avait hier sans doute, quand elle s'élança entre le cœur de l'infortuné et un poignard—

Zima, tu pâlis...—

Ma main, toute déchirée qu'elle était ne me faisait point de mal; elle était fixée sur ce cœur que j'idolâtre... c'était là l'attitude où je désirais de mourir—

Zima, ta voix s'éteint, ce calme subit de tes sens m'allarme—

Oui, je m'apperçois que mon sang circule avec moins de rapidi-

té dans mes veines... tout s'affaisse en moi jusqu'a ma sensibilité.., enfin le tableau terrible d'hier à disparu,.. Éponine, je ne vois plus que toi.., je ne me soutiens que par le sentiment consolateur de ton amitié... ne me quitte pas, même quand mes yeux se fermeront... mon ame restera auprès de la tienne...—

Les derniers mots que prononça la Sultane ne purent être entendus que d'Éponine; ses beaux yeux se fermèrent tout à fait, et elle resta appuyée sans connaissance sur le bras de son amie, comme une rose, qu'une pluye

d'orage vient de flétrir, reste penchée sur sa tige.

En ce moment, la favorite de Zima entre, la tête couverte de son voile, se précipite sur l'infortunée, qu'elle cherche par ses caresses ardentes á rendre à la vie; et quand elle voit ses yeux éteints se ranimer, se retire en silence, sans paraître répondre à la reconnaissance de la Sultane et à l'accueil d'Éponine.

Cependant Zima, après une pareille agitation, avait besoin de repos; le philosophe fit signe à sa fille et au Commodore de pas-

ser dans son appartement, et il resta seul auprès du lit de la jeune infortunée, se proposant, pendant son sommeil, de rédiger pour Léopold les idées sur l'organisation des Grands-États, dont il avait donné un apperçu pendant son voyage.

Le sommeil de la Sultane fut long ; la nature épuisée avait besoin de reprendre son ressort ; mais du moins il fut paisible : la douceur de sa respiration, le retour des couleurs sur son visage, les ondulations régulières de son sein, tout annonçait que des songes heureux remplissaient agréa-

blement le vuide de sa pensée; rafraichie par cette heure de calme, elle annonçait une ame aussi inaccessible aux grandes passions, que les Houris fortunées du ciel de Mahomet, lorsqu'ouvrant des yeux sereins, elle vit à ses côtés le philosophe——

Pere d'Éponine, car c'est le plus beau titre que mon cœur puisse vous donner, je révais que vous deveniez le mien, que votre tendresse renouait le fil, rompu pendant quinze ans, qui m'enchaîna du moins un jour à la nature; ce réve m'occupait avec délices, et il n'y a que votre

vûe, qui put me consoler du malheur de me réveiller—

Ton cœur, Zima, à moins joui des charmes de ce rêve, que le mien ne jouira de la réalité : eh ! comment douter d'une tendresse qu'on sçait si bien inspirer ? quand on a les graces d'Éponine, sa sensibilité touchante, et surtout son courage, craint on de n'être pas adopté par un pere ? oui. Zima, tu seras ma fille, et il m'en coutera bien peu de te donner un nom qui m'honore : mais toi même, ne t'en coutera-t-il pas, de remplir les devoirs austères que ce titre t'impose ?—

Des devoirs, mon pere ! est-ce que la tendresse filiale ne les changera pas en plaisirs ? —

Ah s'il en était ainsi ! si non moins tendre qu'Éponine, mais plus sublime qu'elle, Zima lisait son arrêt dans le cœur d'un pere !—

Vous m'effrayez pour la première fois, ... cependant, qu'aurait donc de sinistre un arrêt prononcé par un pere ?

Non non, j'aime trop ma Zima, pour le prononcer jamais : c'est au ciel, c'est à ton cœur qu'il appartient de peser toutes nosdestinées-

Eh bien ! si jamais le jour pur qui me fait adopter du meilleur des peres, se couvrait de quelques nuages, s'il était possible qu'avec une seule ame, nous eussions deux volontés, nous ne serons juges ni l'un ni l'autre, dans notre cause : un autre vous même sera notre arbitre, et qui de nous oserait en appeller ? appeller d'un jugement prononcé par Éponine ? —

Éponine ! ... oh non, elle serait trop généreuse : elle ne sçaurait que se condamner et mourir —

Vous redoublez mon épouvan-

te ; eh ! d'où pourrait naître une barrière aussi fatale entre nos intérêts ; pour qu'il en résultât ma mort où celle d'Éponine ? —

Chef-d'œuvre de la nature et de l'amour, ma Zima, tu es sur le point de m'entendre ; mais pour t'aguerrir encore, prolongeons quelques instants et ta douce ignorance et le sommeil paisible de ton ame ; dis moi ; tu aimes donc bien Épònine ? —

Si je l'aime ! et elle m'a deux fois sauvé la vie ; et je n'ai pu la voir un moment, sans que mon cœur ému la nommât ma sœur —

Mais si cette sœur idolâtrée, s'approchait à force de vertu de la tombe, et qu'un trait de courage de sa Zima suffit pour l'empêcher d'y descendre... —

Du courage de ma part ! ah ! elle y peut compter sans doute : voyez cette main déchirée et sanglante ; ce que j'ai fait pour un homme... à qui je suis étrangère peut-être... croyez vous que je ne le fasse pas pour mon Éponine ? —

Tout ce qui portera l'empreinte d'une ame sublime, sera digne de toi : mais ne crois pas, ma fille,

que tu sois jamais étrangère á cet infortuné ; tous les replis de sa belle ame me sont ouverts, comme au ciel même : s'il avait mille vies, il les sacrifierait pour toi : fier de sa reconnaissance...—

Que dites vous, grand-dieu ? quel mot terrible vient de vous échapper ! ah ! si l'ingrat n'avait que de la reconnaissance, il n'aurait point d'amour—

Zima, ce transport intimide ton pere; il n'ose justifier même la vertu : il n'ose dire que tous les prodiges de ton courage ne devaient forcer, un cœur qui

avait cessé d'être libre, qu'a la reconnaissance —

N'achevez pas mon pere.... quelle horrible lumière faites vous luire à mes yeux? ... se pourrait-il que j'eusse été si longtems le jouet d'une erreur qui va empoisonner ma vie? ... se pourrait il que dans une sœur, que j'idolâtre encore, je ne visse que ma rivale?...—

Eh bien, Zima, tous nos secrets sont dévoilés; tu tiens dans ta main les destinées de tout ce qui m'est cher.. vois le vieillard, qui s'honore de devenir ton pe-

re, tomber à tes genoux, te serrer de ses mains défaillantes, te demander la vie de son Éponine...—

Pendant cette scène déchirante, l'orage se propageait dans l'appartement du philosophe; Éponine, restée seule, et le cœur encore saignant de la blessure profonde qu'y avait faite les caresses ingénues de Zima, après quelques moments de perplexité, revenue à sa générosité naturelle, ne put se déterminer à être heureuse de l'infortune d'une rivale: son parti magnanime une fois décidé, elle ne laisse pas à la fièvre

d

de l'enthousiasme le tems de se calmer . et prenant la plume qui servait à son pere à tracer ses loix, elle écrit ce billet au chevalier de Villeneuve.

« Mon ami , il y à long-tems « que nos ames se sont enten- « dues : mais le ciel ne veut pas « que nous soyons heureux : Zi- « ma, la céleste Zima , expirerait « de douleur en nous voyant à « l'autel ; essayons de la vaincre « sinon en amour, du moins en « courage : j'oserai , s'il est possi- « ble , n'être que votre sœur ; « et j'attens de votre grande a- « me , que malgré les cris d'un

« cœur déchiré, vous imiterez
« en tout votre tendre Éponine.

Pendant que l'héroïne se partageait entre les tourments et les jouissances d'un pareil sacrifice, la favorite de Zima était entrée, sans qu'elle s'en apperçut, avait jetté un coup-d'œil furtif sur les premières lignes de ce billet, et serrant, avec une émotion dont la cause était inexplicable, la main d'Éponine, avait paru briguer, par ce geste expressif, l'avantage de le porter à son addresse; la fille de Platon, qui sçavait interprêter le silence des ames honnêtes, ne balança pas à re-

mettre l'écrit, et l'inconnue, sans avoir entrouvert son voile, se rendit chés l'envoyé de Léopold.

Une demie-heure s'était à peine écoulée, que le chevalier parut, avec la favorite, devant Zima : c'était au moment, où le philosophe était à genoux devant le lit de repos, cachant à demi sa tête vénérable dans la main de la Sultane, qui faisait de vains efforts pour le relever ; quand Zima apperçut l'infortuné, elle jetta un cri de surprise, et se serra avec effroy contre le vieillard, qu'elle appellait son pere, comme si elle avait demandé à la

nature entière un asile contre l'amour.

« Zima, dit le chevalier, je « ne viens point vous offenser « par uue apologie, indigne à « la fois de mon innocence et de « votre générosité ; je ne suis « coupable ni envers le ciel, ni « envers mon cœur, mais je puis « le paraître envers vous ; l'uni- « vers peut m'absoudre, mais « vous, vous avez droit de me « punir ; ma vie est dans vos « mains, cette vie que je dois à « votre courage, et qu'un mot ter- « rible sorti de votre bouche va « empoisonner à jamais,

« Je ne vous dirai point, qu'a « l'époque de votre premier « naufrage, lorsque la nacelle, « que je conduisais, vous fit a- « border sur le Cosmopolite, « déjà mon cœur n'était plus à « moi : et que la libératrice, que « vous pressiez dans vos bras, « était votre rivale.

« Sans doute il importait au « repos de votre vie, de pressen- « tir cet évènement, qui allait in- « fluer sur toutes nos destinées ; « mais ce qui était un secret « pour vous, l'a été long-tems « pour mon cœur ; je n'osais son- « der ma pensée, et me rendre

« compte des mouvements im-
« pétueux qui m'agitaient ;
« que pouvait il en effet y avoir
« de commun entre un Algérien,
« et l'héroïne qui gouvernait le
« premier souverain de l'Euro-
« pe ? il y avait de la démence à
« m'élever jusqu'a elle, et du
« sacrilège à la faire descendre
« jusqu'a moi.

« Devenu libre par ses bien-
« faits, j'ai voulu l'oublier, j'ai
« voulu mettre la patrie en-
« tre mon cœur et moi; je croyais
« qu'en m'élançant, avec toute
« l'impétuosité d'une ame indé-
« pendante, vers un système de

« gouvernement, destiné à
« briser les fers de l'Europe en-
« tière, je m'affranchirais du
« joug d'une femme ; la fatalité
« qui me poursuit, a voulu que
« je fusse trompé deux fois dans
« mon attente : j'ai trouvé mes
« concitoyens corrompant à l'en-
« vi le grand bienfait de leur in-
« surrection, et l'héroïne, que
« je n'ose nommer, est venue
« m'asservir plus que jamais.

« Mes longs malheurs n'ont
« pas servi à relever mes espé-
« rances : proscrit, pour avoir,
« dans le silence des loix, déli-
« vré le monde d'un régicide,

« chargé de chaînes dont j'avais
« voulu affranchir mon pays,
« errant de prison en prison,
« sans cesse sous le glaive légal
« des tyrans des recherches, où
« sous le poignard de leurs satel-
« lites, j'étais loin d'imaginer
« que ce serait l'excès même de
« mes maux, qui arracherait à la
« fille d'un grand homme le se-
« cret de son cœur, et que l'a-
« veu que sa fierté anrait refusé
« à la puissance, elle l'accorde-
« rait à l'infortune.

« Mes malheurs, Zima, m'ont
« été chers à plus d'un titre; ils
« m'ont fait connaitre votre a:

« me magnanime : j'ai vu que
« quelques êtres comme vous,
« semés de tems en tems sur le
« globe, réconcilieraient le misan-
« trope avec l'espèce humaine ;
« j'ai senti que, sous la hache mê-
« me de la tyrannie, luttant, a-
« vec sa sensibilité expirante,
« contre toutes les angoisses de
« la douleur et toutes les ago-
« nies d'un supplice qui se mul-
« tiplie, du moment qu'on em-
« portait avec soi les regrets d'u-
« ne Zima et d'une Éponine,
« on n'avait point à provoquer la
« vengeance du ciel contre ses
« persécuteurs.

« Zima généreuse Zima je vous
« dois le jour que vous rougis-
« sez de partager avec moi ; et
« vos bienfaits ne sont point un
« fardeau pour ma reconnaissan-
« ce : je m'en honorerai, tant
« qu'il me restera un sou-
« fle de vie ; tant que mon cœur
« battra pour les douces émo-
« tions de l'amitié, il se rappel-
« lera qu'il doit à votre gran-
« deur d'ame toutes ses jouis-
« sances :

« Mais mon enthousiasme pour
« vous ne suffit pas pour expier
« le délit involontaire qui em-
« poisonne votre existence : il

« faut à la sensibilité vertueuse
« de plus grands sacrifices, et mon
« cœur qui se déchire en va fai-
« re un digne de vous.

« Je ne mentirai ni au ciel ni
« à moi même, en vous dissi-
« mulant que je ne puis être
« heureux qu'avec Éponine ;
« mais jamais on ne reprochera
« à ma mémoire, que mon bon-
« heur a couté la vie à l'être
« céleste qui a sauvé la mienne.
« Je vous fais de ce moment,
« l'arbitre de ma destinée, et
« je jure au nom de l'honneur ;
« que quelque sévère que soit
« votre jugement, je m'y sou-

« mettrai, sans que le plus léger
« murmure fasse rougir ma vertu.

« La longue carrière de mon
« infortune semblait se fer-
« mer aujourd'hui pour moi;
« une lettre du ministre de
« l'Empereur, semblait m'ap-
« peller à des nœuds que je n'o-
« sais espérer; le plus tendre
« des peres me donnait son aveu,
« et mon cœur me faisait espé-
« rer celui d'Éponine: mais si je
« n'ai pas le votre, Zima, je dé-
« chire de mes propres mains
« le tableau riant de ma félici-
« té: je n'irai sans doute à l'au-
« tel que pour Éponine, mais si

vous

« vous ne m'y conduisez, on ne « m'y verra jamais.

« Prononcez mon arrêt, avec au- « tant de fermeté que j'en au- « rai moi même à l'entendre : je « connais trop le délire de la « plus impétueuse des passions, « pour ne pas croire que vous « ferez usage des armes que je « vous donne contre moi : ven- « gez vous : c'est le cri du cœur « mortellement offensé ; frappez « l'infortuné qui n'a jamais haï « personne ; abandonnez aux « tourments du désespoir l'être « sensible, que vous pouviez ho- « norer du nom de frere ; le tou-

« chant, abandon de votre con-
« fiance consolera quelquefois
« Éponine de m'avoir perdu
« pour jamais ; tranquilles tou-
« tes deux, dans les états de
« Léopold, (si cependant on
« peut l'être, quand on a tant ai-
« mé), vous chercherez, dans
« les douces illusions de l'ami-
« tié, un dédomagement aux pé-
« nibles sacrifices de l'amour....
« vous vivrez cependant... et
« moi, exilé loin de vous, mais
« toujours l'ame pleine d'une
« sœur et d'une amante, j'irai
« dans le Péloponèse, au milieu
« des tombeaux, ou Éponine à
« vécu... achever de mourir.

Pendant ce discours, le philosophe s'était relevé, et jettait tour á tour des regards d'attendrissement sur Zima et sur le chevalier : mais la jeune infortunée restait, la tête cachée dans ses mains, absorbée dans ses sinistres réveries, et se croyant dans une solitude aussi profonde, que si elle avait fait divorce avec la nature entière. Tout-á-coup elle rompt ce silence lugubre, et d'une voix étouffée, où une sensibilité touchante perçait encore au travers du désespoir : Éponine, Éponine, dit elle, tu m'as trompée : pourquoi hier m'as tu arrachée au poignard d'un assas-

sin ? je périssais heureuse, je me croyais sans rivale ; aujourd'hui un jour affreux m'éclaire, et je meurs ta victime.

Ces derniers mots n'étaient pas encore prononcés, que l'inconnue, toujours couverte de son voile, se précipite vers Zima, lui présente, avec l'intérêt le plus tendre, le billet d'Éponine, qu'elle s'était bien gardée de remettre au chevalier, et sort en silence, pour aller chercher la fille du philosophe.

La lecture de ce billet, où l'ame de l'héroïne se déployait tou-

te entière, fut un trait de lumière pour l'infortunée Sultane; elle s'élance du lit de repos, et tombant aux genoux du vieillard; je me rendrai justice, mon pere, dit elle : Éponine est digne de vous... qu'elle soit heureuse... et qu'elle le soit de la main de sa sœur...

Déjà le chevalier était aux pieds de Zima et les arrosait des larmes du sentiment ; mais l'infortunée, sans vouloir le regarder, le repoussait doucement de la main ; non, disait elle, je ne suis point encore assés aguerrie, pour soutenir le spectacle

terrible de votre reconnaissance... laissez moi mériter, s'il est possible, mon triomphe... en répudiant mon cœur...

Il ne manquait qu'Éponine à une scène si déchirante, et elle parut bientôt, pour recevoir sa rivale expirante dans ses bras; Zima l'emporte, mon pere, dit l'héroïne : c'est elle qui est votre fille : combien ses bienfaits sont supérieurs aux miens! je ne lui ai donné que la vie...

L'inconnue n'avait pas été la dernière à prendre part à la situation pathétique de tous les

personnages : voyant que sa maitresse, épuisée par tant de combats, était sur le point de perdre connaissance, elle s'était hâtée de la porter sur son lit de repos ; et là, pour elle seule entrouvrant son voile, elle lui avait prodigué ces caresses du cœur, qui dans les ames neuves, raniment si bien la nature défaillante : Zima, tout à fait revenue à elle, et sentant des larmes brûlantes qui inondaient son sein, oui, dit elle, ma Zéni me restera : Zéni, inconnue à tout le monde, excepté á mon cœur; Zéni à qui je confiais le plus douloureux de mes secrets,

tandis que je me faisais un devoir de respecter le sien.

Des intérêts trop puissants agitaient en ce moment le chevalier, Éponine et son pere, pour que ces mots jettés sur Zéni éveillassent leur curiosité ; ensuite, lorsqu'après avoir quitté Zima, à qui sablessure et sa faiblesse commandaient le repos, ils purent repasser entre eux les grands évènements de cette journée, cet incident bizarre revint à leur souvenir ; mais l'énigme ne put leur être expliquée, que par la Commodore.

« Je venais, dit-il, de traver-
« ser le Détroit des Dardanelles,
« et d'échapper ainsi à la pour-
« suite des galères Ottomanes;
« lorsqu'une Felouque étrangè-
« re, qui faisait des signaux de
« détresse, attira mon attention;
« comme elle avait arboré le pa-
« villon blanc, je ne craignis
« point de l'aborder; ce petit
« bâtiment n'était monté que
« par des femmes, qu'on me dit
« échappées, par une intrigue
« d'eunuques, du serrail du Grand
« Seigneur; les Amazônes qui
« le conduisaient, n'avaient vou-
« lu que faire le trajet de quel-
« ques lieues, qui les séparaient

« de la côte d'Asie ; mais la for-
« ce du courant les avait jettées
« dans la haute mer, et leur i-
« gnorance de la manœuvre al-
« lait faire périr le navire, lors-
« que je leur cédai mon second
« pilote et un petit nombre de
« matelots, pour les conduire sans
« danger en Asie.

« Une seule de ces femmes
« voulut rester avec moi dans le
« Cosmopolite ; c'était Zéni : el-
« le me parlait quelquefois de
« Zima, qu'elle croyait avoir é-
« té assassinée, vers l'embouchu-
« re du Danube, par les soldats
« du chef des eunuques ; elle

« pleurait sur son sort, et cette
« sensibilité me causait d'autant
« plus de surprise, que, d'après
« son aveu, elle était parfaite-
« ment inconnue à la jeune Sul-
« tane. Arrivé dans cette Capi-
« tale, mon empressement à
« chercher l'azile de Platon, me
« fit découvrir la retraite de Zi-
« ma ; Zéni demanda à lui être
« présentée ; elle était pauvre,
« et ne voulut tenir à l'amie d'É-
« ponine, que par le titre d'es-
« clave. Une patrie commune,
« un rapport de séjour dans le
« palais des Sultans, et plus en-
« core, les charmes toujours re-
« naissants d'un service fondé

« sur l'amour, lièrent bientôt
« ces deux ames naturellement
« expansives, et Zima, devint
« en peu de jours la sœur de son
« esclave. Zéni, depuis son arri-
« vée à Paris, recherche la soli-
„ tude la plus profonde, et loin
„ d'elle, ne parait plus dans
„ son élément. Rougissant peut-
„ être d'obéir après avoir com-
„ mandé, elle ne quitte presque
„ jamais le voile Grec qui la cou-
„ vre; et la difficulté de s'énon-
„ cer dans la langue Française
„ lui fait garder, avec tout étran-
„ ger, un silence absolu; sa ré-
„ serve ne cesse qu'avec sa mai-
„ tresse, qui cependant ignore

„ encore, ainsi que moi, le se-
„ cret de sa naissance. „

Pendant que cette confidence du Commodore tenait autour de lui tous les esprits en suspens, Zima avait cédé à un léger assoupissement, causé par la fatigue de ses organes ; mais elle reposa peu : le repos, pour l'être sensible qui a perdu tout ce qui peut l'enchaîner à la vie, n'est que dans la nuit de la tombe. L'infortunée, à son réveil, se voyant seule sur la terre, avec son cœur devenu son bourreau, s'abandonne avec une sorte de délices, à toutes les idées

sinistres que lui suggère son désespoir. J'ai promis, dit elle d'une voix étouffée, de me rendre justice, et je me la rendrai.... homme barbare, qui, par ta réserve odieuse, as distillé un poison mortel sur ma blessure, je t'écraserai de mes bienfaits... je te donnerai plus que la vie ; je t'unirai à ma rivale... ma rivale ! et c'est la fille idolâtrée du grand homme qui allait devenir mon pere ! c'est l'héroïne qui, amante et aimée, voulait, en me sacrifiant tout ce qui lui est cher, n'exister que pour moi ! c'est l'être le plus parfait que la nature... comme je me surprens à faire l'é-

loge de celle, dont la vertu même m'ordonne de mourir ! cependant cet éloge n'a rien de pénible pour moi, il rafraichit mes sens, il semble mettre quelque baume sur ma playe entrouverte... allons, ne fermons pas sitôt les portes de la vie : j'aurai peut-être encore une jouissance : celle de faire deux heureux.

Zéni parut en ce moment : l'infortunée se jette dans ses bras, et l'interroge, avec cette reserve de l'inquiétude qui craint d'être trop éclairée. Les nouvelles étaient on ne peut plus allarman-

tes, et Zéni ne crut pas devoir les dissimuler. L'évasion du chevalier, le meurtre du monstre, qui avait voulu violer Zima sur le corps palpitant de son héros, avaient fait beaucoup de bruit : tous les espions des Clubs, tous les satellites des comités des recherches étaient à la découverte, et l'envoyé de Léopold, qui ne voulait point compromettre son souverain, même par une résistance légitime, avait fixé le voyage d'Allemagne pour le surlendemain.

Et sans doute, dit Zima, d'une voix entrecoupée, Éponine ne par-

tira qu'après avoir été á l'autel—

Elle semble l'espérer à la fois et le craindre—

Ainsi on abandonne Zima, Zima mourante des suites de son amour infortuné et de son courage—

Zima n'est pas moins nécessaire à l'existence d'Éponine, que son pere. Le plan qu'elle semble avoir adopté, est de se rendre avec deux voitures dans l'azile offert par l'Empereur ; elle laissera dans l'une l'envoyé du prince, son pere et son époux—

Son époux, Zéni !—

L'autre est destinée, (je répète ses paroles,) pour sa sœur, pour elle et pour moi—

Eh! de quel droit, Zéni, dispose-t-elle ainsi de mon sort? n'est-ce donc pas assés que ma générosité la conduise à l'autel? faut-il encore qu'elle prolonge mon supplice par le spectacle déchirant de sa félicité? et n'existe-t-il aucun point sur le globe, où je puisse mourir, si ce n'est sous les pieds de ma rivale!—

Zima, vous m'effrayez! votre sang s'allume, vos regards deviennent plus sombres...—

Oh non, je suis calme... en effet, Éponine n'est elle pas ma sœur?... je dois l'aimer plus que moi même... oui plus que moi même—

Je ne sçais ; mais il semble que vous prononcez ce mot ; JE DOIS L'AIMER, avec l'accent de la haîne—

Eh bien, Zéni, n'en crois pas mon accent : n'en crois que mon cœur ; oui je chéris Éponine, et je la chéris assés pour que bientôt... elle soit sans rivale—

Zéni ne répond rien ; mais

concentrant ses inquiétudes au fond de son cœur, elle observe tous les mouvements de la Sultane ; elle semble épier sa pensée la plus secrete, des qu'il s'en échappe quelqu'indice sur son visage ; mais sa vigilance n'a rien d'affecté ; elle à trop besoin de sa confiance, pour l'éloigner par une indiscrète curiosité.

L'infortunée, ne pouvant se croire soupçonnée par Zéni, ouvre avec précipitation une boëte d'or enrichie de diamants, et divisée dans l'intérieur en divers compartiments : deux flacons de cristal de roche s'y faisaient re-

marquer ; sur l'un était écrit, OPIUM DE L'ORIENT, et sur l'autre, POISON DES FLÈCHES INDIENNES: les deux liqueurs étaient de la même limpidité, et, sans l'étiquette, l'œil le plus éxercé aurait pû s'y méprendre. Zima choisit un moment, où Zéni se retournait à dessein, arrache l'étiquette de la phiole de poison, (que celle-ci, avec le même mystère, ne tarde pas à ramasser,) ensuite elle referme la boëte, écrit un billet qu'elle cachète avec soin, et s'addressant à Zéni, avec un calme étudié, que le tremblement de tout son corps dément.

Zéni, dit elle, la raison a appaisé le trouble de mes sens : je puis sans danger me rendre aux autels, et provoquer des vœux éternels, qui ne seront pas pour moi ; mais après ce grand effort, que le ciel même croira à peine, je dois me défier du retour de ma sensibilité ; je soutiendrai le moment du serment, parceque je trouve quelque chose d'héroïque à le faire prononcer à ma rivale ; mais le moment qui suit est terrible, et, pour ne point exposer ma vertu, je dois m'y dérober. Zéni, nous sommes nées toutes deux dans les états du Grand-Seigneur, et tu connais

comme moi le breuvage, avec lequel le Musulman, courbé sous le poids d'une infortune toujours renaissante, sçait tous les soirs tromper sa douleur —

Oui, l'opium de l'Orient m'est connu : j'en ai fait usage tant de fois, à la cour des Sultans, pour charmer les ennuis d'un pompeux esclavage, pour tâcher d'anéantir de ma mémoire, l'idée pénible, que j'aurais pû trouver le bonheur dans la vertu ! —

Zéni, tu vois dans cette boëte ces deux flacons : les liqueurs qu'ils renferment, d'une limpi-

dité égale ; ont également la propriété bienfaisante d'assoupir les sens des malheureux : on dort, après s'en être abreuvé : quand j'aurai jetté dans le cœur d'Éponine, un homme... qui ne doit plus exister pour le mien... tu sens combien j'aurai besoin de dormir——

Eh bien, sensible Zima, je suis de moitié dans vos peines.... et nous dormirons toutes deux——

Tu prononces ces mots d'un air bien pénétré ! quel avenir sinistre présenterait donc l'image tutélaire du sommeil ?... a propos,

Zéni

Zéni, mon cœur reconnaissant me dit depuis long-tems que tu es ma sœur, et il ne convient pas, qu'a la pompe d'un hymen où je préside, tu paraisses dans l'humble appareil d'une esclave : tu choisiras une des robes de tissu d'or, que je dois à la magnificence coupable d'un Sultan qui voulait me deshonorer : prens aussi cette boëte enrichie de diamants; ce n'est point un prix que je mets à ta tendresse ; la payer ce serait l'avilir : je ne veux que te rappeller... quand je dormirai... que mon cœur veille encore pour toi —

Zima, vous êtes le seul être sur la terre, dont je puis en ce moment, accepter sans rougir des bienfaits. Parlez, qu'ordonnez vous à ma reconnaissance?—

Lorsque, l'hymen une fois célébré, tout sera fini pour moi, au milieu de l'yvresse du festin qui couronnera la fête, et à un signal que je te donnerai, tu prendras, des deux flacons de ta boëte, celui qui est sans étiquette, et tu en verseras en secret la liqueur, dans un verre de rafraichissement que tu me présenteras. Il peut se faire que ce breuvage ne me procure d'abord qu'un som-

meil pénible et douloureux ; aussitôt tu me serviras, dans un vase rempli d'eau, la liqueur du flacon, sur lequel le mot D'OPIUM est écrit : alors mes souffrances cesseront et... j'acheverai de dormir—

A peine ces derniers mots étaient ils prononcés, qu'Éponine et son amant, le philosophe, le Commodore et l'envoyé de Léopold, se présentent à la fois : Éponine se jette dans les bras de Zima ; le vieillard prend la main de l'infortunée et la pose sur son cœur, comme pour lui dire que son bienfait était gravé là ; le

chevalier, plus réservé, n'offrait pas un des personnages les moins attachants du tableau ; les yeux fixés vers la terre, à genoux devant Zima, mais à demi caché par Éponine, il semblait un criminel, qui n'ose remercier le juge qui lui pardonne. La Sultane jouit, quelques minutes, de ce spectacle qui parlait à sa grandeur d'ame ; ensuite relevant le chevalier, sans cesser d'avoir Éponine dans ses bras, je vous entens, dit-elle, le moment de mon sacrifice est arrivé : croyez que je remplirai mon devoir— vous pleurez ! est-ce donc à la victime à avoir plus de

courage que les sacrificateurs ?

Aucun des personnages qui avaient le plus d'intérêt au dévouement de Zima, n'avait la force de parler : le seigneur Allemand plus de sang-froid, parcequ'il n'était que sur le devant de la scène, prit la parole, et exposa combien il importait à la sureté de tous de précipiter et l'hymen et le voyage : en effet les nouvelles devenaient à chaque instant plus allarmantes ; le peuple irrité par les artisans des discordes publiques, se rassemblait de toutes parts, armé de bâtons ferrés, de piques et de toutes ces

armes de Cannibales, que des administrateurs imbécilles, où des hommes d'état prévaricateurs avaient laissé forger en paix dans les atteliers, et il menaçait, si on ne vengeait pas le satellite effroyable du comité des recherches, de venir mettre le feu à la maison du philosophe.

Cependant le magnanime étranger avait pris toutes les mesures de la prudence la plus consommée, pour sauver un crime à la France et un éclat dangereux à Léopold : il proposa aux héros de la république, jusqu'a l'instant du départ pour l'Allemagne,

un azile sûr dans l'hôtel d'un Pair d'Angleterre, qui avait toute la générosité que donnent la noblesse, les lumières et la conscience de sa vertu; cet hôtel se trouvait heureusement dans la même rue; et pour s'y rendre sans danger, le seigneur Allemand s'était muni de quatre uniformes de garde nationale, pour déguiser le vieillard, ses enfans et la Sultane: deux voitures, aux armes et à la livrée de l'ambassadeur de l'Empire, les attendait à la porte, et les hommes á cheval qui formaient sa suite, étaient distribués aux environs, pour en imposer par leur contenance á

des factieux, qui d'ordinaire ne se sentant d'audace qu'avec le faible qui tremble, n'apportent, dans les émotions populaires, que le courage de la lacheté.

Le plan d'évasion réussit; et les deux voitures, sans avoir été arrêtées, défilèrent, entre deux files de brigands amoncelés; l'un d'eux, instruit par hazard dans l'histoire Ottomane, demanda, avec une ironie amère, aux prétendus Gardes nationales qu'il voyait aux portières, s'il était tems de faire monter les muets du Grand-Seigneur, pour faire tomber la tête de ses esclaves.

Le Lord Anglais, qui avait été prévenu par le Commodore son compatriote et son ami, reçut ses hôtes, avec cet accueil d'un héros de l'antique Chevalerie, qui s'honore d'avoir été jugé digne de faire une grande action; il fit armer au même instant toute sa maison, et jura par l'honneur d'un homme libre, (c'est un serment sacré pour un Anglais) qu'il ne tomberait pas impunément un seul cheveu de la tête, de tout ce qui tenait à la famille du philosophe.

Il était tems d'atteindre l'azile offert par l'honneur à l'inno-

cence ; car l'effervescence populaire était à son comble ; on se rendait de tous les fauxbourgs de la Capitale à la maison proscrite, répétant les imprécations des Clubs et des journaux à libelles: menaçant de faire périr sur leurs foyers embrasés Zima , Platon et Éponine : car en ce moment, après le crime d'être roi , le plus grand, aux yeux de cette hordo effrénée, était d'être né au Péloponèse, et de ne s'être pas laissé violer par civisme sur le corps mutilé et sanglant d'un infortuné, qui, au mépris des droits de l'homme, était encore chevalier de Malthe.

Le Pair d'Angleterre avait une fenêtre de son hôtel, qui donnait sur le nouveau champ de bataille : il y fit placer une jalousie, et là, voyant tout sans être vu, des êtres dignes de l'apothéose purent sans danger être témoins des apprêts de leur supplice.

La pompe effroyable commença par les funérailles du chef de brigade : ce monstre fut porté en triomphe sur un brancard, où on avait peint des lys renversés; sa tête était ceinte d'une couronne civique, et on avait lié, dans sa main droite, avec des guirlan-

des de laurier, le poignard destiné à un affreux régicide, qui avait servi à Éponine à en délivrer la terre : c'est avec de pareils spectacles, que dans des tems moins sinistres, les sectaires de Toulouse avaient réussi à faire condamner à la roue le vertueux Calas ; le fanatisme du civisme à les mêmes effets, chez un peuple armé par des factieux, que le fanatisme de la religion chez des pénitents armés par les prêtres.

Comme les comités des recherches et les Clubs qui leur étaient affiliés, avaient propagé avec

avec adresse, le bruit des anciennes liaisons des proscrits avec la cour de Vienne, la populace, qui conduisait la pompe funèbre, punit à sa manière ce délit honorable. On avait sculpté grossièrement, en cire, une tête chargée d'une couronne impériale, on lui avait donné le nom de Léopold, et on la portait au bout d'une lance, derrière le cadavre du chef de brigade; cette insulte atroce faite au chef auguste de l'empire, et en sa personne à tous les rois de l'Europe, faisait verser des larmes de sang à tous les hommes de bien; mais une morne stupeur tenait leurs bras

glacés ; personne, dans le silence de la force publique, n'osait donner le signal de la plus sainte des insurrections. La vertu était passive, et toute l'activité de la puissance exécutrice se trouvait dans l'anarchie.

L'officier de Belgrade, pendant cet horrible spectacle, était en sentinelle devant la porte de l'hôtel du Pair d'Angleterre, pour veiller à sa sureté : c'était, comme on l'a vû, un guerrier des siècles héroïques ; son premier mouvement, à la vûe de la tête de Léopold, promenée en effigie par des Cannibales, fut de tuer

le sauvage qui portait cet abominable trophée, et de pêrir avec gloire en vengeant son maître : déjà il avait la main sur la garde de son épée, lorsque iettant les yeux sur l'azile de Platon, de Zima, et d'Éponine, dont sa vertueuse témérité allait peut être exposer la vie, il s'arrêta tout-à-coup, et détournant la tête, il alla s appuyer sur une borne, frémissant d'indignation, et réduit par prudence á dévorer son cœur.

Un honnête homme, qui avait observé en silence tous les mouvements de l'officier de Belgrade, alla lui serrer la main avec émo-

tion : brave étranger, lui dit-il ; ne pleure pas encore sur la France ; la Patrie dort, mais Brutus la réveillera.

Ce peu de mots fit une impression profonde sur le généreux Allemand : et la serénité revint peu à peu dans son cœur et sur son visage.

Ce fut, en ce moment, qu'il apprit de l'homme de bien une circonstance épouvantable de cet attentat populaire : les scélérats qui avaient imaginé une pompe triomphale, pour honorer la mémoire d'un infâme assassin, avant

de marcher vers la maison d'Éponine, avaient osé défiler aux Thuilleries sous les fenêtres de Louis XVI ; ainsi ce prince infortuné avait vû la tête de son beau-frere porté sur une lance : lui qui avait eû la grandeur d'ame de se détrôner, pour rendre ses sujets libres : lui à qui depuis trois ans, non de règne, mais d'angoisses et d'opprobres, on ne pouvait gueres reprocher d'autre délit, que d'avoir trop crû à la reconnaissance de sa Capitale et à la justice des législateurs.

C'était un être d'une trempe

bien vigoureuse que cet homme de bien : il sentait avec énergie les malheurs de la France et les peignait de même ; je dois à la fidélité de l'histoire, de présenter ici le discours qu'il tint à l'officier de Belgrade, et malgré les murmures d'une frivole délicatesse, de le présenter dans toute sa nudité.

« Je ne sçais, dit-il, quel sera « le dénouement de cette fête « sanglante : mais quel qu'il soit, « le silence de la force publique « m'annonce que l'état est bles- « sé á mort.

« L'anarchie est à son comble,
« et ses éruptions me semblent
« d'autant plus dangereuses,
« que le foyer même du volcan
« se trouve au milieu de l'assem-
« blée nationale, destinée à en
« étouffer les incendies.

« Suivez les séances orageuses
« de ces prétendus législateurs;
« on n'y accueille que les éner-
« gumenes, qui mettent le civis-
« me à traîner dans la fange les
« trônes de l'Europe : on dirait,
« à les entendre, qu'il n'y a par-
« mi les souverains que des Né-
« ron, des Clovis et des Muley-
« Ismaël : chaque conseil qu'ils

« s'arrogent le droit de donner à
« leur pays, est une satyre san-
« glante des autres : chaque pé-
« riode qu'arrondit leur éloquen-
« ce incendiaire, est un blas-
« phême contre les gouverne-
« ments; en vain les sages les écra-
« sent-ils de leur mépris, fiers
« des applaudissements corrup-
« teurs des êtres vils qui leur res-
« semblent, ils réhaussent leur
« néant, de tout ce qu'ils ôtent
« à la majesté des têtes couron-
« nées, et croyent avoir le gé-
« nie de Démosthène, quand
« la nature ne leur a donné que
« l'ame de fiel et de boue de
« l'Arétin.

« Cet oubli des décences, sans « lesquelles toute législation « n'est qu'un délit de lèze-hu- « manité, amènera peu à peu la « dissolution des derniers nœuds « de l'organisation sociale : vous « voyez cette forêt de piques, et « d'autres armes aussi absurdes « que meurtrières, dont notre « rue est hérissée ; j'ai lû, sur le « drapeau de l'éfroyable légion, « cette légende ; LES ROIS PASSE- « RONT, MAIS LES DROITS DE L'HOM- « ME ET LES PIQUES NE PASSERONT « JAMAIS : tout le monde se tait, « sur ce défi insolent fait à la « raison humaine et á tous les « pouvoirs: eh bien ! un jour vien-

« dra, qu'on prononcera les mots
« atroces de cette légende, au
« sein même d'une nouvelle as-
« semblée nationale, qu'on les
« couvrira d'applaudissements, é-
« manés à la fois des tribunes et
« de la masse des législateurs :
« c'est alors que les éléments de
« la société reviendront au cahos
« primitif ; c'est alors que la Pa-
« trie, frappée par les hommes
« que la nation avait appellés a
« la défendre, partageant la des-
« tinée de ce César, qui voit
« Brutus son fils parmi ses assas-
« sins, n'aura plus, ainsi que l'in-
« fortuné dictateur, que la force
« de s'envelopper du voile qui

« la couvre, pour mourir avec « dignité.

Comme cette Philippique fut prononcée avec feu, les voisins, qui malgré le tumulte, et les vociférations des légionaires à piques, étaient à portée de l'entendre, commencèrent à s'attrouper autour de l'orateur ; mais on ne laissa pas à l'orage le tems de se former : l'homme de bien se perdit dans la foule, et l'officier de Belgrade alla répandre son ame, saisie d'une sainte indignation, auprès du pere d'Éponine.

Cependant l'émeute populaire,

comme des vagues qui s'élèvent en s'amoncelant, prenait à chaque instant une nouvelle force ; on avait forcé la maison du pere d'Éponine, et on la dévastait, avec autant de sécurité, que s'il s'agissait d'une ville prise d'assaut, et condamnée par les loix de la guerre au pillage : la garde nationale, appellée trop tard pour rétablir l'ordre, ne servait par sa présence inutile, qu'a attester l'inertie de la force publique ; la vue du drapeau rouge de la loi Martiale aurait suffi pour dissiper les factieux, et aucun des administrateurs n'osait prendre sur lui de le déployer : le sim-

ple appareil de la résistance, de la part de la garde Parisienne sauvait un affront solemnel aux loix, et tous ceux des volontaires qui étaient affiliés aux Clubs, annonçaient hautement leur résolution de désobéir, si, pour la cause de quelques étrangers, on leur ordonnait de fondre l'épée à la main sur leurs concitoyens. Pendant ce sommeil de la force sociale, les brigands las de meurtres et de pillage, mirent le feu de quatre côtés à la maison proscrite, et bientôt les flammes, qui s'élevèrent en tourbillons, au-dessus du comble de l'édifice, portèrent des matières embrasées

jusques sur le balcon de l'hôtel, où on préparait l'hymen d'Éponine.

Le péril général, qu'annonçait cet embrasement, délia enfin toutes les bouches, et tira tous les bras de leur stupeur; les soldats firent un cordon d'épées et de bayonnettes autour de la maison, et ne laissèrent entrer dans l'enceinte, que les hommes généreux, qui pouvaient servir à empêcher l'incendie de se propager. Mais avant qu'on eut établi ce bel ordre, les dévastateurs avaient eû le tems de se réunir à la légion armée de piques : c'est alors

qu'un spectacle non moins odieux vint porter à son comble la consternation des gens de bien. Les brigands, ayant trouvé quelque résistance dans la maison qu'ils dévastaient, avaient massacré un homme et une femme ; ils imaginèrent, dans leur orgie de Cannibales, d'en clouer les deux têtes réunies sur les pointes d'un trident, et d'écrire, avec le sang de leur victimes, sur une banderolle flottante : MARIAGE DE VILLENEUVE ET D'ÉPONINE.

L'effroyable trophée, qu'on promenait, avec des acclamations d'antropophages, passa non loin

de l'hôtel du Pair d'Angleterre; Zima fut la première qui lut la légende ; et sortant tout d'un coup de la léthargie, où ce spectacle horrible depuis long-tems la tenait plongée; oui, dit-elle, ce mariage s'exécutera ; il ne faut pas que l'enfer seul en prononce la formule : nous anéantirons ces présages sinistres, moi par mon courage, et ces amants par leur vertu.

Zima ne se laissa pas à elle même le tems de la réflexion, et instruite par Zéni, qu'il y avait un salon préparé, pour recevoir, en présence des ministres des

autels et de ceux de la loi, les serments des époux, forte de tout l'enthousiasme que lui donnait l'idée d'une grande action, elle voulut qu'a l'instant on commençât la cérémonie.

Il n'y avait rien de plus imposant, que le spectacle de toutes les personnes réunies pour l'hymen d'Éponine ; le Pair d'Angleterre avait rassemblé sa maison, et l'envoyé de Léopold son cortège: au milieu d'eux, paraissaient, dans tout l'appareil de leurs ministère sacré, un Patriarche Grec, un Évêque Anglican et un Prêtre Catholique ; il semblait

qu'en appellant tous les cultes à la solemnité de ces nœuds, on eût voulu, pour la première fois, unir des époux, au nom du Dieu de la tolérance.

Le lord Anglais, le seigneur Allemand, le Commodore, briguaient tous l'honneur de donner la main à Zima, pour la conduire auprès de l'autel : elle les refusa tous ; c'est vous, Chevalier, dit elle, qui me conduirez ; c'est la dernière fois que je disputerai votre bras à Éponine... la dernière fois...

Sur le point d'arriver au siége

principal qu'on lui destinait, l'infortunée frappa involontairement de son pied, un des gradins de l'enceinte destinée aux spectateurs : elle chancelle aussitôt, et dans le mouvement qu'elle fait pour empêcher sa chute, sa main mutilée se porte sur le cœur du Chevalier, comme dans le moment sublime où elle lui sauva la vie dans la forêt. Cette attitude, qui n'eut que la durée de l'éclair, n'échappa point à deux ames aussi sensibles; le Chevalier pâlit. Zima sentit tous les feux de l'amour pétiller dans ses regards ; mais revenue la première à elle même, elle se débarassa

des bras de celui qui allait cesser d'être son héros, et alla toute seule se placer derrière l'autel.

Platon, qui connaissait la profonde sensibilité de l'héroïne, avait tout disposé, pour que la cérémonie s'exécutât en un instant; une courte prière ayant été adressée à la fois, par les ministres des différents cultes, à l'ordonnateur des mondes, Zima s'avança, pour tenir réunies sur l'autel les mains du Chevalier et d'Éponine: à ce signal, les serments furent prononcés, les pontifes bénirent les nœuds, et les amants devinrent époux.

Zéni, pendant ce terrible dénouement, s'était placée derrière sa maitresse ; l'infortunée, avec un sang-froid qui voilait un désespoir concentré, la prend à l'écart, et ne lui dit que ces mots ; tout est fini pour moi... il est tems de dormir...

Pendant que l'esclave se disposait à obéir, Zima se retourne et voit à ses pieds Platon, le Chevalier et Eponine, qui dans un silence expressif, se disputaient, à qui l'accablerait davantage des caresses du sentiment : la Sultane depuis long-tems n'avait pas pleuré ; le tableau de la reconnais-

sance de tout ce qui lui était encore cher, fit succéder à ses agitations violentes une émotion douce; ses yeux devinrent humides, et se retournant vers Zéni; arrête, lui dit-elle en secret, j'ai besoin de veiller encore, pour gouter une pareille jouissance.

Le repas nuptial suivit de près cette scène pathétique: comme l'épanchement de tant de cœurs sensibles et vertueux, pouvait être gêné par la foule des spectateurs, il fut décidé qu'il y aurait plusieurs tables: celle des époux fut placée dans un appartement particulier, et on n'y ad-

mis que le philosophe, le Pair d'Angleterre, l'envoyé de Léopold, Zima et le Commodore; les gens de la maison furent écartés, si ce n'est au moment du service; la seule Zéni, sur les instances de Zima, fut exceptée; et, vêtue avec magnificence, mais toujours invisible, à cause du voile Grec qui la couvrait, elle alla s'asseoir en silence derrière sa maîtresse.

Quand tous les convives eurent pris leur place, Platon, tel que le Nestor de l'Iliade, à la table d'Agamemnon, voyant que l'attente d'un grand secret commun-

dait le recueillement, s'exprima ainsi.

« Eponine, ame de ma vie, « toi vertueux Chevalier, qui, en « lui donnant ta foy, as juré mon « bonheur, sensible Zima, que « depuis long-tems mon cœur a « nommée ma fille, et vous tous, « hommes généreux, dont les « bienfaits vont faire le charme « de ma vieillesse, connaissez « enfin le vieillard infortuné qui « vous est cher; qu'aucun repli « de son ame ne se dérobe à vos « regards: soyez juges entre lui « et un gouvernement oppres- « sif, qui l'a abandonné près de

vingt

« vingt ans à l'opprobre et à la « douleur ; et s'il a cherché une « Patrie, hors du sol qui l'a vû « naître, plaignez le, mais ne « cessez pas de l'estimer.

« Je descens en droite ligne « de l'élève de Socrate, dont je « porte le nom, et il y a peu « d'orgueil à le rappeller, puis- « que cette naissance illustre ne « sert qu'a me montrer l'inter- « valle immense, qui me sépare « de l'auteur de ma généalogie.

« J'ai vécu un demi-siècle sur « les ruines d'Athènes, où était « le patrimoine de mes peres,

« ignoré, comme il faut l'être,
« dans tous les gouvernements
« absolus, fuyant également les
« vainqueurs de ma Patrie, qui
« ne sçavaient pas être généreux,
« et mes concitoyens qui ne sça-
« vaient pas être libres : sans de-
« sir, presque sans besoins, et
« heureux peut-être, parceque
« je n'étais en société qu'avec
« moy et avec la nature.

« Un gouverneur de cette
« Sparte, dont la barbarie Otto-
« mane à fait Misithra, dépouillé
« de tout, en vertu d'une intri-
« gue de Serrail, et prêt à être
« étranglé par les muets du Grand

« Seigneur, me légua sa fille
« pauvre et mourante, comme
« au plus homme de bien du Pé-
« loponèse : j'acceptai le legs, et
« j'épousai l'infortunée qui me
« rendit pere d'Éponine.

« Ici commence la longue
« chaîne de mes malheurs. Fa-
« time, c'est le nom de ma jeune
« compagne, avait été élevée dans
« tout le faste de la grandeur ;
« son pere, qui voyait ses graces
« naives se développer en silence,
« avait eû la faiblesse de la ber-
« cer de l'espoir, de devenir un
« jour la favorite des Sultans :
« une éducation aussi perverse

« influa sur le cœur naturelle-
« ment sensible et bon de cette
« orpheline ; lorsque j'avais la
« témérité vertueuse de m'élever
« jusqu'a elle, elle n'eut pas le
« courage de descendre jusqu'a-
« moi ; et malgré les soins les plus
« tendres que lui prodigua ma
« tendresse, celle qui espérait dis-
« puter, avec opprobre, le cœur
« d'un souverain à des esclaves,
« ne me pardonna jamais de n'ê-
« tre que la femme légitime d'un
« philosophe.

« A peine deux ans s'était é-
« coulés, dans ces combats péni-
« blés de la raison et de l'amour

« contre la vanité, qu'un Aga
« des eunuques vint parcourir
« le Péloponèse, pour recruter le
« Serrail du Grand Seigneur ; il
« se rendit, sous des prétextes
« aussi ingénieux que perfides,
« dans l'azile que j'habitais, et le
« lendemain Fatime disparut.

« Éponine avait à peine quin-
« ze mois, quand le vautour du
« despotisme vint ainsi planer
« sur ma tête : j'héstiai long-tems
« sur la nature des lumières, que
« je donnerais un jour à ma fille ;
« enfin l'honneur, sans lequel
« la vie n'offre point de jouis-
« sances, me détermina ; Fatime,

« dans un Serrail, n'était plus
« rien pour un époux, et je ré-
« solus d'annoncer qu'elle avait
« cessé d'être : je sentais que les
« larmes de ma fille auraient
« moins d'amertume, si elle pleu-
« rait non sur l'opprobre de sa
« mere, mais sur sa mort.

« Treize ans se passèrent, sans
« que j'entendisse prononcer le
« nom de Fatime : ce silence
« d'un être, que je ne pouvais
« bannir d'un cœur qu'il avait
« déchiré, me parut affreux :
« mais je dévorai en secret mes
« larmes : je serais mort d'effroy,
« si mon secret avait jamais pû

« être pénétré par la sensible « Éponine.

« Éponine toucha bientôt à « ses quinze ans : la tendresse « ingénieuse de la plus vertueu- « se des filles, commençait à me « rendre moins amer l'oubli de « la plus ingrate des épouses : « je me berçais, dans des songes « fortunés, de l'idée de voir son « cœur ingénu éclorre sous ma « main, lorsque je fus réveillé « tout-à-coup par un nouveau « coup de tonnerre.

« Le même chef des eunuques « qui avait séduit Fatime, voulut

« tenter d'enlever sa fille. Cet
« attentat du trône rendit tout
« son ressort a mon ame anéan-
« tie ; je me sentis quelques étin-
« celles du courage des héros
« dont on me faisait descendre :
« j'appellai Athènes toute en-
« tière au secours de la nature
« qu'on voulait outrager ; et la
« fuite précipitée de l'eunuque
« me permit encore d'être pere.

« Cependant le Divan fut ins-
« truit de l'émeute, qui avait
« sauvé un crime au pouvoir :
« on m'accusa d'avoir appellé le
« Péloponèse à la liberté, et
« condamné à mort, sans avoir pû

« me défendre, j'ai erré cinq ans
« au milieu des tombeaux,
« n'ayant d'autre bien que la
« vertu d'une fille, qui préférait
« à la honte de régner peut-être
« avec sa mere, l'honneur su-
« blime de mourir avec moi.

« Tel est le secret que j'ai ca-
« ché jusqu'ici à toute la terre,
« et que j'ai crû ne devoir révé-
« ler à Éponine, que lors qu'elle
« pourrait se consoler du vuide,
« que le crime d'une mere lais-
« sait dans son cœur, en l'ou-
« bliant dans les bras d'un époux.

Cette confidence terrible,

remplit d'émotion la jeune héroïne : il n'y avait pas un seul mot prononcé par son pere, qui n'eut retenti jusqu'au fond de son cœur ; plusieurs fois elle avait tenté de couvrir son visage de sa main, pour en dérober la rougeur à tous les regards ; quand le philosophe eut cessé de parler, elle voulut balbutier quelques mots pour justifier sa mere, mais sa voix expira sur ses lèvres glacées : cependant le silence de l'intérêt régnait parmi tous les convives ; au moment où on s'y attendait le moins, Éponine le rompit tout-à-coup, et prenant à la fois la main de son pere et

celle de son époux, qu'elle serra contre son cœur : ma mere, dit-elle, est encore là, et, jusqu'à ce que je la retrouve, je me flatte que vous m'aimez trop pour songer á l'en arracher.

Ce beau mouvement ne fut perdu ni pour un époux ni pour un pere : le vieillard tressaillit de tendresse et d'admiration ; pour le Chevalier, tombant aux genoux d'Éponine, il protesta qu'en ce moment, il était encore moins heureux de l'amour d'une épouse que de sa vertu.

Zima, jusqu'a cette époque,

avait conservé la morne tranquillité de l'affaissement, mais quand elle vit l'homme, qu'elle avait vainement adoré, aux genoux de sa rivale, le feu d'une passion mal éteinte vint se réveiller dans son cœur : Zéni, dit-elle en secret, l'instant est arrivé, apporte le breuvage, et sauve moi de mes remords.

L'esclave obéit ; elle présente le vase à l'infortunée, qui hésite un moment, parceque ses regards rencontrent ceux du philosophe; mais un baiser de feu, dont le Chevalier rougit la main d'Éponine, la décide : elle se lève tout

tout-à-coup, avale la liqueur d'un trait, et l'œil égaré, le sein palpitant de trouble, se rejette dans son fauteuil.

Les mouvements extraordinaires de la Sultane n'avaient échappé à aucun des convives; et d'après la connaissance qu'on avait de l'impétuosité de cette âme ardente, il était difficile de ne pas s'allarmer : mais tout s'était passé par le ministère de Zéni, et la haute idée qu'on avait de la tendresse de cette esclave pour sa maîtresse, enchaînait tous les soupçons.

Cependant Éponine, qui ne se fiait qu'à elle même, du soin d'une destinée, liée si essentiellement à la sienne, se débarassa des bras de son époux, et, sous un prétexte adroit, vint se placer auprès de Zima, lui prodiguant sans affectation des caresses, qui n'avaient pas l'air de la reconnaissance, se donnant le nom de sa sœur, mais avec cette franchise d'une amitié pure, qui faisait oublier que cette sœur était sa rivale.

Quand toutes les inquiétudes furent calmées, le philosophe acheva d'éclaircir les nuages ré-

pandus autour de la naissance de sa fille, en dénouant ainsi sa confidence.

« Enfin après dix huit ans « d'une indifférence du moins « apparente, Fatime s'est rap- « pellée qu'elle était épouse et « mere. Pendant que le Cosmo- « polite était à l'ancre au Dé- « troit des Dardanelles, une let- « tre lancée avec une fronde, « des jardins du Serrail, est ve- « nue tomber aux pieds du di- « gne Commodore, qui, à mon « retour d'Orléans, s'est empres- « sé de me la remettre : elle « portait pour suscription : AU

« PERE D'ÉPONINE : je dois l'a-
« vouer, cet envoi, du sein
« d'un Serrail qui avait fait tous
« mes malheurs, le mystère de
« Fatime, tout jusqu'a l'adresse
« du billet, me parut d'un pré-
« sage sinistre; je tremblai que
« quelqu'obstacle, incalculable
« à ma raison, ne vint détruire
« l'hymen de ma fille et le bon-
« heur de ma vieillesse; ainsi je
« me déterminai à n'ouvrir cet
« écrit fatal, que quand l'hymen
« que mon cœur appellait,
« serait à l'abri de tous les évè-
« nemens : maintenant que le
« ciel a prononcé, Commodore,
« rendez nous une lettre, que je

« crains et que je désire d'ou-
« vrir, et permettez que ce soit
« mon Éponine qui en fasse la
« lecture.

Éponine prend la lettre d'une main tremblante, défait, avec une vague inquiétude, les plis mystérieux qui lui tenaient lieu de sceau, et quoyqu'elle ne vît les caractères qu'au travers d'un nuage, elle vient á bout de les déchiffrer.

« Pere d'Éponine, (car en
« cessant d'être vertueuse, j'ai
« cessé d'être votre épouse,)
« voici, depuis dix-huit ans le pre-

« mier moment, où j'ai pu ver-
« ser dans votre sein mes allar-
« mes et mes remords,

« J'ai eu l'orgueil de vouloir
« régner sur le cœur d'un Sul-
« tan ; l'enfer m'a exaucée ; j'ai
« régné un jour, et le lende-
« main j'ai été oubliée.

« Reléguée, depuis cette épo-
« que, dans une des tours du Ser-
« rail, je ne tardai pas à m'apperce-
« voir que j'allais devenir mere, et
« que le fruit que je portais dans
« mon sein, légitimait mon a-
« bandon de la nature entière,
« du moins aux yeux d'un époux?

« Enfin il est né cet enfant,
« issu du trône et de l'opprobre,
« et je me flattais qu'en l'élevant
« pour l'honneur, sa reconnais-
« sance vertueuse me ferait ou-
« blier que je l'avais méconnu.
« Je le tenais sur mon sein, bai-
« gné des larmes du remord,
« lorsque le même eunuque qui
« m'avait séduite, vint, au nom
« d'un maître, me l'enlever pour
« jamais.

« Je survécus à ce coup de
« foudre; car l'espoir de rentrer
« un jour en grâce auprès de mes
« enfants, me défendait de mou-
« rir. Après seize ans de sup-

« plice, le successeur du Sultan
« qui m'avait deshonorée, vint
« m'apprendre que ma fille vi-
« vait, que c'était un prodige
« de beauté et de grâces, et me
« demanda mon agrément pour
« l'élever au rang de favorite :
« je laissai entrevoir dans ma ré-
« ponse, quoique respectueuse,
« toute l'indignation que m'ar-
« rachait un reste de vertu : le
« Souverain s'offensa, fit parler
« le droit terrible du cimeterre,
« qui fait la logique des despotes,
« et ne pouvant me vaincre, il
« m'annonça une éternelle cap-
« tivité.

« Le ciel se place quelquefois « entre le pouvoir qui abuse, et « le cœur d'une mere. J'ai été « vengée : le vaisseau qui ame- « nait la nouvelle Sultane au « Grand-Seigneur, a fait naufra- « ge, avant d'arriver au détroit « des Dardanelles.

« Cette jouissance n'est pas la « seule pour ma sensibilité : on « m'apprend que ma fille respi- « re, qu'elle a été accueillie par « des étrangers généreux, et « qu'elle est sur un vaisseau qui « fait voile pour l'Angleterre.

« Homme vertueux, que j'ai

« tant offensé, je tombe á vos « genoux, pour implorer la grace « de ma fille : quelqu'odieux que « doive vous paraitre l'enfant « de Fatime, j'attens de votre « grandeur d'ame que vous lui « ouvrirez le cœur d'un pere, « et que Zima ne sçaura autre « chose de vous, sinon qu'elle « est la sœur d'Éponine.

Cette lettre avait oppressé la sensible Éponine, et elle avait eu besoin de faire de puissants efforts sur elle même, pour en achever la lecture : à l'endroit, ou Fatime écrivait, que l'espoir consolateur de rentrer en graces

auprès de ses filles, lui interdisait la douceur de mourir, elle jetta un regard d'attendrissement sur le vieillard, et ce regard disait à tout être fait pour sentir la nature : que Fatime vienne et j'ai retrouvé ma mere.

Pour Zima, elle avait entendu toute la lettre, jusques vers la dernière ligne, avec une vague insouciance qui venait de l'affaissement de ses organes : mais cette insouciance mentait à son cœur : le feu que son sein recelait ne demandait qu'un choc pour faire explosion ; en effet, lorsqu'elle se vit nommée à la fin

du billet, s'élançant à genoux, avec l'impétuosité de son ame brulante, l'œil égaré, les bras tendus vers le ciel : et moi aussi, s'écria-t-elle, j'ai donc une mere!. dieu ! qu'ai-je fait ! et qu'il est pénible de mourir !...

Ce cri d'effroy, donna à tout le monde un pressentiment sinistre, sur la nature du breuvage que Zéni venait de présenter à la Sultane ; mais chacun restait immobile de saisissement et de terreur Le Chevalier sort le premier de cette léthargie, il soulève Ponine, sans se montrer à Zima, et la jette dans les bras de

l'infortunée, comme pour rendre son existence moins douloureuse, si elle n'a pas attenté sur elle-même, ou sa fin moins pénible, si elle doit mourir en héroïne de l'amour; ensuite il se retire en silence à une extrémité du sallon, se couvrant la tête d'un voile, comme l'Agamemnon de Timante, dans le fameux tableau du sacrifice d'Iphigénie.

Zima absorbée par l'idée pénible, que la tendresse d'une mere aurait pu, en trompant son désespoir, lui faire chérir jusqu'au malheur d'exister, n'avait pas attendu ce moment déchirant,

pour faire signe à Zéni de lui apporter le second breuvage, qui devait lui sauver les agonies douloureuses d'un éternel sommeil.

Pendant ce mouvement, le vieillard s'était rapproché du siège de la Sultane, et un genou en terre, il attendait le dénouement de cette scène terrible : Éponine moins calme, pressait de ses lèvres ardentes la main glacée de sa sœur ; mais aucun des deux ne parlait ; dans les grandes passions, il n'existe qu'un langage entre l'être qui souffre et celui qui le console ; c'est le silence qui interroge le silence.

L'approche de Zéni, tira l'infortunée de ses sinistres réveries. O le plus auguste des peres, dit-elle, et toi céleste Éponine, il n'a tenu qu'a moi de vaincre le malheur, qui s'acharne sur ma tête, de m'élever plus haut que lui... un quart d'heure de plus, et je vivais encore pour la nature... pardonnez tous deux, de m'être défié une minute de mon courage... oh! comme vos caresses retournent dans mon cœur le poignard du remord!.... qu'ils mèlent d'amertume á ce qu'il y à de touchant dans nos éternels adieux!...

Cependant Zéni tenait le vase ou était renfermé le breuvage ; Zima tend une main égarée pour le saisir : arrêtez, dit l'esclave à demi-voix, ce vase m'appartient: vous oubliez que j'ai promis de dormir avec vous.

O dieu ! dit la Sultane, tout, jusqu'a Zéni, se déclare contre moi ; et elle se penche douloureusement sur le sein d'Éponine,

La lutte de Zima contre le malheur, n'était pas à son terme. Sa sœur, en la soutenant, avait laissé échapper de sa main le billet de Fatime : que je relise en-

core, dit Zima, cet écrit terrible, qui me donne á la fois la naissance et la mort ; et après en avoir baisé les caractères, elle les parcourt en silence.

La lettre fatale n'était pas terminée, à l'endroit, ou le cri de la Sultane, quand elle se vit nommée, s'était fait entendre, et l'infortunée prit sur elle, non sans un pénible effort, d'en poursuivre la lecture.

« Éponine est heureuse : elle « a un pere. Si Zima est recon- « nue par le sage, qui fut mon « époux, elle le deviendra sans

« doute : quelle sera maintenant
« la destinée de leur mere : de
« cette mere que dix-huit ans d'in-
« fortune ont punie d'un instant
« de faiblesse, et qui n'est pas en-
« core assés au gré de ses remords?

« Homme terrible mais juste ,
« l'existence de celle qui vous a
« outragée est dans vos mains :
« prononcez ma sentence , j'au-
« rai le courage de l'éxécuter.

« Surtout ne prolongez pas, par
« des irrésolutions cruelles , l'a-
« mertume de mon supplice ; in-
« visible pour vous , je suivrai
« partout vos pas : le dernier repli

« de votre ame n'échappera pas
« à ma vigilance inquiète ; et si
« vous balancez un seul moment,
« lorsque vos yeux s'ouvriront,
« Fatime ne sera plus.

Zéni s'était approché peu à peu du philosophe, pendant la lecture de la lettre ; et au moment ou elle s'achevait, elle porta à sa bouche le breuvage que la Sultane avait sollicitée en vain : ce fut un trait de lumière qui éclaira à la fois tous les personnages ; Éponine s'élance sur le vase qu'elle renverse, Zima se précipite aux pieds de son esclave, et Platon entrouvrant le

voile de Zéui reconnait Fatime.

Fatime, dit le vieillard, en la serrant dans ses bras vénérables, tu n'avais pas besoin de mon pardon : le ciel a prononcé avant moi, en t'envoyant des remords: quand on a le cœur d'une mere, on est bien sure de retrouver celui d'un époux.

Cependant Éponine accablait sa mere de ses caresses vertueuses : elle se livrait avec le plus touchant abandon à une jouissance si neuve pour son ame magnanime; tout-à-coup elle s'étonne que Zima, qui était tombée

aux pieds de Fatime, ne partageait pas l'yvresse de ses transports ; elle veut la soulever pour la presser entre le sein d'une sœur et celui d'une mere ; et elle s'apperçoit, en jettant un cri d'effroy, que la Sultane pâle, les yeux éteints et sans mouvement, ne tenait plus que par une respiration inégale et pénible, à la nature.

« Rassurez vous, dit Fatime, « en faisant asseoir l'infortunée « sur ses genoux, j'ai porté Zima « dans mon sein et puisque j'ai « vécu dix-huit ans pour la revoir, « ce n'est pas au moment ou je

« la retrouve, que j'en ai été
« l'homicide.

« Zima voulait mourir victime
« de l'amour ; elle m'avait confié,
« à cet effet, deux flacons, dont
« l'un renfermait l'opium de
« l'Orient, et l'autre un poison
« actif, dans lequel les Indiens
« trempent le fer de leurs flèches:
« je promis de servir son déses-
« poir, affin d'en éluder les ef-
« fets, d'être complice de son
« crime, affin de la rendre à la
« vie et à la vertu.

« Elle a reçu de ma main le
« breuvage ou était l'opium, et

« ses sens sont livrés à un som-
« meil, qui n'est point celui de
« la mort.

« Quant au poison, il ne de-
« vait expier que le crime : j'a-
« vais seule ici outragé le ciel, et
« j'allais m'en punir, quand le
« seul être qui pouvait arrêter
« ma main m'a pardonné.

« Zima vivra, n'en doutez
« point : elle vivra pour me voir
« remplir les devoirs sacrés et
« de mere et d'épouse ; elle vi-
« vra, pour écarter les présages
« sinistres qui entouraient l'hy-
« men vertueux de mon Épouine.

Ce discours parut délivrer toutes les ames d'un fardeau qui les écrasait : il fut, pour les êtres généreux qui se pressaient autour de Fatime, le Moly de l'Iliade, qui guérit toutes les blessures.

Comme on connaissait l'ame ardente de Zima, il fut décidé que, le soir même, profitant du sommeil tutélaire qui enchaînait ses sens, le philosophe, avec Éponine et son époux, prendrait la route de l'Allemagne.

Zima devait à son réveil, se trouver dans les bras de Fatime, et partir avec elle pour l'Angleterre

terre, ou le Commodore leur offrait un azile dans son château.

Il ne manquait à la félicité de tous, que leur réunion, et à l'instant le plan en fut tracé.

On fixa à une durée de six mois le voyage d'Angleterre, et á cette époque, si Zima guérie de la blessure de son cœur, pouvait soutenir le spectacle du bonheur d'Éponine, elle devait se réunir à elle, et, de concert avec Fatime, entourer encore de quelques fleurs la vieillesse du philosophe.

Et la réunion devait se faire en France, si cette monarchie, pour être enfin libre et heureuse, avait

le courage d'abjurer un système du gouvernement, que sa popularité rendait dépravateur, et qui la conduisait par le philosophisme à l'anarchie.

Toutes ces dispositions faites, chacun ne songea plus qu'a répandre son ame reconnaissante dans le sein du Pair d'Angleterre : mais ce seigneur fixa un prix à ses bienfaits; il voulut connaitre le Code de loix que Léopold avait demandé au philosophe ; alors on se rassembla autour du lit de repos, où Zima était étendue, et Platon commença ainsi la lecture de son ouvrage.

FIN DU NEUVIEME VOLUME.

T 31704